

Le sujet : la conscience et l'inconscient

I. Introduction à la question du sujet : clarifications conceptuelles.

1. Le sujet grammatical :

Qu'appelle-t-on un sujet ? ca peut d'abord avoir un **sens grammatical** : on parle de sujet en grammaire : le sujet est le sujet du verbe, c'est lui qui est caractérisé par des prédicats, c'est lui qui agit. Le sujet dont on avait parlé quand on avait étudié la logique : S est P. De ce point de vue, qu'est-ce qui peut être un sujet ? Absolument tout : il suffise que j'en dise quelque chose, et alors ce sera le sujet de ma phrase.

Sujet, ca vient du latin *subjectum*. Littéralement, ce qui est jeté dessous, ce qui est sous-jacent. Le sujet se tient dessous, il est le support des prédicats. Tous les prédicats sont liés ensemble en tant qu'ils sont supportés par un même sujet.

Ex : Socrate était grec, philosophe, laid, pauvre. Qu'est-ce qui réunit grec, philosophe, laid et pauvre ? C'est le fait qu'ils sont les prédicats de Socrate, c'est ce sujet qui est sous-jacent à ces quatre prédicats.

Par extension, on a donné un sens non-grammatical au terme de sujet, **un sens ontologique, c'est-à-dire un sens qui caractérise un certain type d'être. Être, ca peut vouloir dire être un sujet. Et par opposition, ce qui n'est pas à la manière d'un sujet est appelé un objet.**

2. Le sujet pratique, moral :

Un sujet, c'est bien un support, un sous-jacent : ca a **un sens pratique, moral**. On parle de sujet moral pour qualifier le fait d'être **responsable de nos actions**. Le sujet moral, c'est celui qui est **sous-jacent à toutes les actions**, c'est lui qui fait ces actions, et donc qui en est responsable. **Le sujet moral est au fondement de ses actions. Le sujet pratique, c'est donc l'agent.** Qui est un sujet pratique ? L'homme uniquement, car les minéraux et les plantes n'agissent pas, quant aux animaux, ils ne sont pas libres, ils ne répondent pas de leurs actes, ce sont de simples réactions à des *stimuli*.

Ex : un meurtre a été commis. Celui qui a accomplit cette action est le sujet de cette action, c'est lui qui en est responsable.

Le travail d'un juge : juger qui a commis un acte, trouver le sujet de l'action.

3. Le sujet théorique, le moi, la conscience et le temps.

On parle aussi d'un sujet non plus pratique mais théorique. **Le sujet, en ce sens, c'est celui qui est sous-jacent aux représentations mentales.** Ces représentations mentales, ca peut être beaucoup de choses. Ca peut être des **perceptions, visuelles, auditives (celles que j'ai pendant ce cours)**, ca peut être des **images imaginées (ex : j'imagine mes vacances)**, ca peut être des **souvenirs (je repense au début de l'année)**, ca peut être des **concepts (je réfléchis à au concept de sujet en ce moment)**, des **jugements (je juge que vous êtes bavards aujourd'hui)**. Mais ces représentations ne flottent pas dans le vide, **elles sont toujours les représentations de quelqu'un.** Il n'y a pas de perception sans quelqu'un qui perçoit. ***Je perçois, j'imagine, je me souviens, je conçois, je juge, etc.*** Ce « Je », qui est au **fondement de toutes ces représentations, c'est le sujet au sens théorique. Il est sous-jacent à toutes les représentations, il les unifie, les lie ensemble pour faire un seul esprit, une seule conscience.** Autrement dit, les représentations elles sont réunies en tant qu'elles sont *mes* représentations. *Mes* représentations à moi. **Le Je, le sujet, c'est aussi ce qu'on**

appelle le moi. Le sujet en ce sens, c'est aussi ce qu'on appelle le sujet conscient, la conscience. C'est une forme synthétique. *Synthesis*, c'est poser ensemble, lier.

S'oppose à **analytique** : délier, démêler. Ex : une explication de texte, c'est une analyse, un résumé de texte, c'est une synthèse.

La conscience est une forme synthétique, unifiante, et son contenu, ce sont les diverses représentations comme les perceptions, les imaginations, les souvenirs... La conscience unifie toutes ces représentations en un seul courant de conscience, un seul flux de conscience, qui est une suite de représentations qui se succèdent dans le temps.

Pas dans l'espace ! **Le temps est la forme de la conscience**, la forme de l'intériorité, alors que l'espace est la forme de l'extériorité.

Ex : je vois tel élève, *puis* je vois tel autre, *puis* j'imagine ce que je ferais ce soir, *puis* je me souviens de ce que j'ai fait hier, *puis* je juge que j'ai une bonne classe cette année, *etc.*

On a des représentations, des perceptions, des imaginations, des souvenirs, un jugement, et ils se succèdent dans le temps. **La conscience lie et unifie les représentations en un seul Je, un seul sujet, moi, grâce à la forme synthétique, la forme unifiante qu'est le temps.** La conscience est foncièrement temporelle, c'est pour cela qu'elle est synthétique.

Cela veut dire que si je suis un sujet conscient, alors **je suis du temps. La conscience est une coulée temporelle : c'est la métaphore du flux de la conscience, du fleuve qui s'écoule.** > je suis un courant qui *dure*, qui s'écoule. C'est ma **durée** elle est subjective, c'est pour cela que **le temps de la conscience ne s'écoule pas aussi vite selon les personnes** : pendant un cours de philo, ça va s'écouler très vite pour certains, très lentement pour d'autre. Le temps de la conscience qui dure, ce n'est donc pas un temps qu'on peut mesurer, pas le temps des montres, pas un temps quantitatif, mais un temps qualitatif.
« Comment des journées aussi longues peuvent-elles faire des années aussi courtes ? » > Le temps est vécu dans la conscience, la conscience *est* du temps.

Qu'est-ce qui fait que je suis le même dans le changement ?

Je change sans cesse : normalement on ne s'en rend pas compte, et pourtant une minute plus tard, je ne suis plus le même que j'étais il y a une minute. Il y a un changement imperceptible. On ne le voit que si on compare ce qu'on est aujourd'hui avec ce qu'on était il y a longtemps. Si je compare avec ce que j'étais hier, on ne verra pas le changement. On le voit si on regarde nos photos d'enfance : on a changé. Je dis « j'ai changé » et pourtant c'est moi. Je ne suis pas un enfant, et pourtant l'enfant que je vois sur la photo, c'est moi > c'est moi, mais ce n'est plus moi. Cet enfant, c'est moi, mais moi je ne suis pas un enfant. Comment est-ce possible ? Comment cela se fait que c'est la même personne, et non pas quelqu'un d'autre ? Solution : **C'est la conscience en tant que forme synthétique temporelle qui rassemble ces divers états de ma vie, de ma naissance à aujourd'hui en un seul moi, le même à travers tout ces états.** Si j'étais borné au présent, je changerais de conscience à chaque instant, il n'y aurait pas de moi, pas d'identité personnelle, je serais quelqu'un d'autre à chaque instant, parce que ma conscience ne relierait pas les représentations en un seul moi, un seul sujet. Ce serait mourir et naître à chaque instant. **La conscience fait que je suis autre, mais je ne suis pas un autre.** Je suis le même tout en étant autre. **Je suis différent, mais il y a quelque chose qui n'est pas différent, c'est que c'est moi à chaque fois : ça c'est ce qui reste identique, c'est mon identité, celle du fait que je me pense à chaque fois comme le même Je.**

Il n'y a de changement possible que parce qu'il y a quelque chose qui ne change pas : le fait que c'est moi. Si je dis de quelqu'un qu'il a changé, je rapporte deux états différents à une personne identique. Si ce n'est pas la même personne, alors je ne peux pas dire qu'elle a

changé : **il faut rester le même pour pouvoir changer**. Paradoxe : pour pouvoir changer, il faut ne pas changer. Pour pouvoir ne plus être le même, il faut rester le même.

Ce qui me permet de rester le même, c'est la conscience : à chaque fois qu'il m'arrive quelque chose, j'en prends conscience, donc je rattache ce qui se passe à moi, à Je, qui est le même Je à chaque fois. La conscience, c'est ce qui relie tout ce qui se passe à un point fixe, un seul et même Je, un même moi. Autant dire, donc, que sans conscience, je ne serais pas moi. **Ce qui fait que je suis moi-même, c'est la conscience.** Cf. le texte de Kant : « grâce à l'unité de la conscience qui persiste à travers tous les changements auxquels il est sujet, il est une seule et même personne ».

Qu'est-ce qui peut être un sujet en ce sens ? Un être qui est de nature spirituel, un **esprit**. Ca concerne **l'homme**.

4. Le sujet et l'objet :

Sujet, ça s'oppose à objet. L'objet, ça vient du latin *objectum*. C'est ce qui est jeté devant. Devant quoi ? Devant le sujet, justement. Ce qui fait face au sujet, c'est l'objet.

Le sujet perçoit. Mais il est ce qui perçoit, mais ce qui est perçu, c'est quoi ? C'est l'objet. Même chose pour l'imagination, le souvenir, la conception, le jugement. Il y a un imaginé, un souvenu, un conçu, un jugé. **C'est l'objet, c'est-à-dire ce qui fait face au sujet, ce à quoi se rapporte le sujet. Objet, c'est ce qu'on retrouve dans objection. L'objet, c'est ce qui s'objecte à moi, ce qui me fait face comme n'étant pas moi. Le sujet, c'est le moi, l'objet, c'est le non-moi, c'est-à-dire le monde. L'objet, c'est donc une opposition, on retrouve cela dans l'allemand *Gegenstand* : ce qui se tient en opposition, contre.**

Est-ce qu'il peut y avoir un objet sans sujet ? Non. L'objet, c'est ce qui fait face à un sujet. Il n'y a pas d'objet sans sujet.

Et est-ce qu'il peut y avoir un sujet sans objet ? Non, car le sujet se rapporte toujours à un objet.

Le sujet pense, il est celui qui supporte toutes les représentations, on a dit. C'est lui qui perçoit, qui imagine, qui se souvient, qui juge, *etc.* Mais **toute perception a son objet perçu : un perception qui ne serait perception de rien ne percevrait rien, et donc ne serait pas du tout une perception !** Même chose pour les autres représentations ; il y a un imaginé, un souvenu, un conçu, un jugé, sans lequel il n'y aurait pas d'imagination, de souvenir, de concept, de jugement. **Ca veut dire que le sujet n'est qu'en rapport à l'objet.**

C'est ce qu'on appelle depuis Husserl, philosophe allemand du début du XX^{ème} siècle, **l'intentionnalité** : « Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience *de* quelque chose ». (cf. extrait des *Méditations cartésiennes*). **Une conscience qui ne serait conscience de rien, ne serait pas une conscience. Elle n'aurait conscience de rien, elle n'aurait donc pas conscience, ce ne serait pas une conscience.**

Ca veut dire que le sujet conscient est conscient d'un objet, toujours. Pas de sujet sans objet. La conscience, c'est donc une *visée*, elle est toujours *dirigée* vers quelque chose. Le sujet pense un objet, ça veut dire il le vise, à travers une représentation, que celle-ci soit une perception, une imagination, un souvenir, un jugement ou un concept.

On peut aussi mettre le concept d'objet en rapport avec celui de chose, et celui de sujet avec celui de personne. **Les choses deviennent des objets quand un sujet les vise. Ex : une table, une chaise, sont visées par ma conscience, mais elles mêmes n'ont conscience de rien, elles ne sont pas des sujets.**

A l'inverse, **une personne, c'est un sujet, ça désigne l'homme dans ce qu'il a de spécifique, seul l'homme est une personne, un sujet, on parle encore de la subjectivité pour désigner l'homme.**

Maintenant, on peut se demander ce que ce sujet conscient a à voir avec d'autres notions comme **esprit, âme, psychisme**. En fait, ce sont des termes équivalents.

Le mot de conscience est récent. Pour désigner le sujet conscient, on utilisait esprit, âme.

Les grecs disaient *psychè*. Mais depuis le christianisme, les termes esprit et âme ont une connotation fortement religieuse. « Le saint esprit », le « salut de l'âme », *etc.*

Du coup, on préfère aujourd'hui les termes de conscience ou de psychisme pour désigner l'esprit.

Est-ce que psychisme et conscience signifient la même chose ? Non, si on considère qu'il existe de l'inconscient dans le psychisme. On pense alors que la conscience n'est qu'une partie du psychisme, et qu'une autre partie nous reste cachée.

5. La conscience :

Concentrons-nous sur le terme de conscience. **Pour l'éclairer, on peut partir d'expressions courantes où ce terme intervient.**

1. D'abord, **on dit la conscience, comme si c'était un être**. Une conscience, par opposition à ce qui n'est pas une conscience, c'est-à-dire les choses matérielles. En ce premier sens, conscience semble synonyme d'esprit, de psychisme.
2. Ensuite, on peut parler **d'avoir conscience de quelque chose, de prendre conscience de quelque chose**, on bien de **perdre conscience**, par exemple en tombant dans les pommes. Ici, conscience, ça ne désigne pas une chose, mais **un état**, une qualité : **la qualité d'être conscient**. Une qualité qu'on peut gagner ou perdre. Ici, conscience est synonyme d'**attention**, du fait de **s'apercevoir de quelque chose**. Celui qui a conscience d'être en train de mettre sa vie en danger en marchant sur la route, par exemple, c'est celui qui le sait, qui s'en aperçoit. Quelqu'un qui n'en a pas conscience, c'est quelqu'un qui ne s'aperçoit pas qu'il est en danger, parce qu'il ne s'aperçoit pas qu'il est sur la route, et plus sur le trottoir, parce qu'il n'est pas attentif. Le sens 2 dépend du sens 1 : **c'est une conscience qui peut prendre conscience de quelque chose**.
3. Enfin, on a d'autres expressions comme « **avoir bonne/mauvaise conscience** », « **avoir la conscience tranquille** », « **avoir une faute sur la conscience** », « **juger en notre âme et conscience** », « **un cas de conscience** ». Ici, conscience a **un sens moral** : c'est lié à la question de notre action, bonne ou mauvaise. **C'est la conscience morale, c'est avoir conscience de ce qui est bien et de ce qui est mal**. On voit tout de suite que **ce sens trois dépend du sens deux : j'ai mauvaise conscience seulement si j'ai pris conscience d'avoir mal agis**. Si j'ai mauvaise conscience, alors *a fortiori* j'ai conscience de ce que j'ai fait au sens de l'état d'être conscient. On ne va pas creuser ce troisième sens, car cette conscience, c'est la morale, telle qu'on l'a étudiée dans le cours sur devoir et morale.

On peut, pour éclairer le sens de la conscience, partir de son **étymologie**. *Cum-scientia*. **Ca veut dire « avec science », « avec savoir », « accompagné de savoir ».**

Est conscient ce qui est accompagné de savoir, au sens deux, c'est-à-dire au sens où on s'en aperçoit.

Par exemple, vous n'avez pas conscience d'être en train de respirer, ça veut dire que votre respiration a lieu, mais elle n'est pas accompagnée de savoir, vous ne vous apercevez pas que vous respirez, parce que vous n'y êtes pas attentif (en même temps, il suffit que je vous en parle pour que vous en preniez conscience).

Prendre conscience, c'est justement quand le savoir arrive : exemple je me cure le nez devant vous en toute inconscience, et tout à coup je me rends compte de ce que je fais, je m'en aperçois : le geste est le même, mais il est accompagné de savoir. **Autrement dit, au lieu de simplement me curer le nez, je sais que je me cure le nez.**

La conscience, ce n'est donc pas simplement percevoir les choses, c'est aussi savoir qu'on les perçoit. S'il se passe dans mon esprit des choses qui ne sont pas accompagnées de savoir, des choses qui se passent dans mon psychisme sans qu'on le sache, alors ce sera du psychisme inconscient.

On peut ensuite distinguer deux sortes de conscience selon ce sur quoi elle porte.

On peut avoir conscience de quelque chose en dehors de soi. C'est une conscience d'objet, c'est notre ouverture au monde qui nous entoure, à tout ce qui n'est pas nous. Mais être conscient, ce n'est pas seulement être conscient du monde, c'est aussi être conscient de soi, et être capable de se penser soi-même comme un Je, comme un Moi. On parle alors, non plus de conscience d'objet, mais de conscience de soi, de conscience réflexive.

Quel problème poser sur ce sujet, cette conscience ?

Celui de la **connaissance de soi**. La conscience est liée au moi, au Je, au sujet, on l'a vu.

Donc, comment se connaître soi-même, si ce n'est en prenant conscience de soi, conscience de ce qu'on est ?

Comment faire pour se connaître ? Il faut prendre conscience.

Mais en même temps, **est-ce que la conscience de soi est suffisante pour se connaître soi-même ?**

On est tous conscient de soi, mais est-ce qu'on se connaît tous soi-même, ce n'est pas certain. On peut se demander **si on ne s'illusionne pas sur soi-même. Il est fréquent qu'on ne soit pas ce qu'on pense être**. L'idiot ne se pense jamais comme idiot, il se croit intelligent. On ne s'avoue pas à nous même ce qu'on est, on a souvent une image de nous qui est faussée, qui est survalorisée : on se croit intelligent, bon, etc. Ou bien certains se sous-estiment sans raison : une autre forme d'illusion. On se fait souvent des illusions sur soi-même : sur notre avenir, nos capacités, nos intentions, etc.

L'autre problème, c'est le caractère partiel de la conscience. Quand bien même la conscience serait une source de certitude, elle ne nous fait sans doute pas connaître tout ce qui se passe en nous, il y a des choses qui restent inconscientes.

Il faut donc étudier la conscience pour voir dans quelle mesure elle permet de se connaître soi-même, et son rapport à l'inconscient, qui semble bien justement montrer que la conscience ne nous permet pas de nous connaître nous même de manière satisfaisante.

On va commencer pas montrer comment on peut dégager la conscience de soi, avec

Descartes, le philosophe français par excellence, que l'on ne peut pas ne pas étudier en terminale. Puis on verra les limites, le caractère partiel de la conscience. Et enfin on verra le caractère franchement illusoire de la conscience avec **Freud** et la notion d'inconscient.

II. Découvrir la conscience certaine de soi : le *cogito*.

René Descartes, le philosophe français par excellence, est un passage obligé sur la question du sujet et de la conscience, tant il a marqué cette question. Il ne l'a pas seulement marquée chez les philosophes, mais tout aussi bien la pensée populaire, puisque tout le monde, aujourd'hui connaît la célèbre formule du *cogito* cartésien : « Je pense, donc je suis ». Tout le monde la connaît, mais tout le monde ne sait pas véritablement ce qu'elle signifie.

Avant, quelques repères sur l'homme Descartes. Contemporain de Galilée et de Pascal, il se situe entre les deux. Il est philosophe, certes, mais aussi physicien et mathématicien.

En tant que **physicien**, il s'est intéressé à la réfraction de la lumière, quand elle se propage dans un milieu, par exemple de l'eau.

En tant que **mathématicien**, il est l'inventeur de la géométrie analytique qui réunit algèbre et géométrie, puisqu'il montre qu'on peut noter les choses de la géométrie par l'algèbre. Ex : $y=ax+b$ est l'équation cartésienne d'une droite.

On va donc faire une lecture suivie d'un texte archi-célèbre de Descartes, les *Méditations métaphysiques*.

Méditation : une pensée solitaire, puisqu'il va s'agir de découvrir la conscience de soi en excluant tout le reste.

Métaphysique : ça veut dire, au-delà de la physique. Ça veut dire penser quelque chose qui n'est plus une réalité matérielle, un corps, et cette réalité métaphysique, c'est celle de la conscience, qu'on va appeler le *cogito*, le « je pense ».

1. Doute et certitude.

Quel est le problème de Descartes ? C'est le problème classique pour tout scientifique et philosophe : **comment atteindre la vérité ?** Descartes est scientifique, mais il se demande comment faire pour **atteindre une connaissance dont on soit certain qu'elle soit vraie**. Pourquoi ? Parce qu'il a fait souvent l'expérience que ce qu'il a cru vrai s'est en fait révélé être faux. C'est **l'expérience de l'erreur : on s'est trompé**.

C'est un problème, parce que qu'est ce qui nous dit que ce qu'on tient pour vrai aujourd'hui, nos connaissances, elles ne vont pas se révéler demain être des erreurs ?

Il faudrait qu'on soit certain de la vérité, qu'on soit certain qu'on n'est pas dans l'erreur.

Comment faire pour trouver des connaissances certaines ?

On peut d'abord se demander ce que cela veut dire incertain : **si c'est incertain, ça veut dire qu'on doute, c'est douteux**. Je ne suis pas certain que c'est vrai, ça veut dire que je doute de la vérité.

Du coup, **qu'est-ce que c'est, être certain ? C'est ne plus pouvoir douter !**

La méthode, pour atteindre la certitude, ça va donc consister à voir si on peut douter. Si oui, alors ce n'est pas certain. Si on ne peut absolument pas douter, alors c'est certain.

On va essayer de trouver toutes les raisons qu'on peut avoir de douter de nos connaissances. C'est ce que Descartes appelle ici « détruire toutes nos anciennes opinions ».

Descartes met en place une méthode qui consiste à dire que **dès qu'on trouvera une seule raison de douter, on rejettera cette croyance comme si elle était fausse**.

C'est ce qu'on appelle **la méthode du doute hyperbolique**.

Hyperbolique veut dire exagéré. Exagéré par ce que c'est totalement **artificiel**, on se force à douter là où normalement on ne doute pas.

Mais exagéré aussi parce qu'on va dire que **s'il y a la moindre raison de douter d'une vérité, alors elle est fausse.** C'est **une exagération parce qu'en fait ce n'est pas parce que c'est douteux que c'est faux.** Si c'est douteux, alors justement on n'est pas certain que c'est faux, on ne sait pas vraiment si c'est vrai ou faux. Mais là, artificiellement, pour les besoins de notre méthode de pensée, on rejette comme faux tout ce qui est douteux : le **but, c'est de faire place nette pour que ne reste que ce dont on ne peut absolument pas douter, l'indubitable, le certain.**

Simple, des connaissances, on en a des milliers, et même on ne peut pas les énumérer toutes. On ne peut pas toutes les passer en revue. Il faut faire plus simple : se demander d'où nous viennent nos connaissances, où on a appris cela, et si on a une seule raison de douter, alors on rejettera toutes ces connaissances d'un coup.

La métaphore c'est celle de la maison : si on veut la détruire, pas la peine de retirer une à une chaque brique, il suffit de saper les fondements et elle s'effondrera toute seule.

Pour nos connaissances, c'est la même chose : trouvons quel est leur fondement, essayons de voir si on peut en douter. Si oui, on le rejette comme faux et toutes les connaissances qui nous viennent de ce fondement s'effondrent avec.

2. La connaissance sensible.

Commençons : quel est le fondement le plus évident de nos connaissances ?

Comment j'obtiens des connaissances sur le monde qui m'entoure actuellement ? On l'avait vu dans le cours sur la vérité : on utilise cet accès au monde qu'est notre expérience du monde, c'est-à-dire **nos sens**. Cela désigne nos cinq sens, mais prioritairement la vue et l'ouïe.

Or, est-ce qu'on n'a aucune raison de douter des informations que nous fournissent nos sens ? Est-ce qu'elles sont certaines ? Non.

« **j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs** » > cela renvoie au fait que **nos sens ne sont pas toujours fiables**. Il y a des myopes et des mal entendants, donc nos sens fonctionnent mal des fois.

Et **même lorsque nos sens fonctionnent bien, ils nous trompent** : ils nous font voir les choses autrement qu'elles ne sont. Ce sont des **illusions d'optiques** : ex : mettre un bâton dans l'eau, vous le verrez tordu alors qu'il est droit, secouez un crayon et vous le verrez se tordre comme s'il était mou.

Il y a aussi **les trompe-l'œil** : de loin, on croit qu'il y a un homme à un balcon, et en fait c'est une façade peinte.

Ou bien, on a parfois **des hallucinations** pures et simples : on voit un oasis dans un désert. Là, **nos sens nous font croire qu'il existe des choses qui en fait n'existent pas.**

Donc, **on doit rejeter comme faux tout ce que montrent nos sens.**

Mais, y a une objection qu'on a envie de faire, et que Descartes se fait à lui-même : « **les sens nous trompent quelquefois, touchant les choses peu sensibles et fort éloignées** ».

Oui, les sens nous trompent, mais seulement à distance. Et si on veut savoir si c'est vrai ou pas, on s'approche : quand on s'approche du trompe-l'œil, on se rend compte que ce n'est pas

une vraie personne mais un mur peint. On s'approche de l'oasis dans le désert et on se rend compte que c'était un mirage. Qu'est-ce qui m'apprend la vérité ? Ce sont bien mes sens.

Et puis Descartes dit qu'il y aurait quelque chose de **fou** à douter de ce que m'apprennent mes sens sur ce qui m'entoure, comme mon corps pas exemple : **je serais comme ces fous** qui se prennent pour des empereurs.

Ca paraît fou de douter des informations que nous apprennent nos sens : je suis ici, j'ai un corps, etc.

3. L'argument du rêve.

Et pourtant, il va falloir le faire. Ce n'est pas parce que c'est proche à mes yeux que je suis certain de connaître la vérité.

L'argument, c'est celui du **rêve** : **il nous arrive à tous de rêver, et dans le rêve, tout est faux** : on imagine des événements qui n'existent pas. Les choses sont vues de près, on les touche, et pourtant elles n'existent pas parce qu'on est dans un rêve.

Du coup, **qu'est-ce qui me dit que je ne suis pas actuellement en train de rêver que je suis dans cette classe en train de vous faire cours ?** Là, c'est une bonne raison de douter de ce tout ce que je vois.

Simplement, on a envie de dire qu'on est capable de distinguer le rêve et la vie éveillée, donc je sais très bien qu'en ce moment, je ne suis pas en train de rêver.

Mais comment est-ce que je le sais ?

En fait, **quand je rêve, je ne me dis pas « je rêve », je crois dur comme fer à mon rêve et donc je crois que je ne rêve pas.**

En ce moment, je crois que je ne rêve pas, mais peut-être que je suis en train de faire un rêve. **Ce n'est pas parce que je pense que je ne rêve pas que c'est vrai, puisque dans nos rêves, on pense qu'on ne rêve pas.**

Qu'est-ce qui différencie ma vie éveillée du rêve ?

On a envie de dire qu'on s'est réveillé ce matin, donc on est éveillé, pas dans un rêve. Sauf qu'il arrive parfois qu'on rêve qu'on se réveille. Les rêves peuvent s'emboîter, on peut faire un rêve dans un rêve, et on rêve qu'on se réveille d'un rêve. Donc le fait de s'être levé ce matin ne prouve rien.

On fait, on n'a aucune moyen de distinguer le rêve et la vie éveillée, car dès que je trouve un critère, si ca se trouve, je suis en train de rêver ce critère : je rêve que j'ai trouvé le moyen de distinguer le rêve de la vie éveillée, et donc je rêve que je ne rêve pas. Donc, je rêve.

Que je rêve que je rêve ou que je rêve que je ne rêve pas, dans les deux cas je rêve.

Voilà qui nous fait douter de tout ce que nous montrent nos sens : on n'a pas de certitude, donc selon notre méthode de doute hyperbolique, on doit les rejeter comme faux.

Voici notre situation : nous sommes en train de dormir, tout ce que nous sentons est faux : ce corps, ce monde autour de moi, ce sont des illusions, rien de tout cela n'existe. Les autres hommes n'existent pas, le monde n'existe pas, mon corps n'existe pas. Toute ma vie jusqu'à aujourd'hui n'a été qu'un long rêve trompeur, totalement faux.

Simplement, Descartes se fait une nouvelle objection, qu'on a envie de faire si vous vous souvenez des **limites de l'imagination** qu'on avait étudiées dans le cours sur l'art.

Des choses imaginaires, fausses, comme une sirène, ce n'est que la composition de choses réelles dans un autre ordre, comme un poisson et une femme. Et on l'avait vu, on ne peut pas imaginer de nouvelles couleurs.

L'imaginaire, ce sont des choses complexes, mais les éléments simples qui les composent sont biens réels.

On peut dire la même chose ici : admettons que je sois en train de rêver et que tout ce que je vois dans cette salle soit imaginaire, ce doit être composé à partir d'éléments simples qui sont réels.

Quels sont ces éléments ? Si on dit que ce sont des têtes, des bras, des jambes, alors on peut encore dire que ce sont des éléments imaginaires, car ils sont composés d'éléments plus simples !

4. Le malin génie.

Il faut trouver les éléments les plus simples dont toutes les choses sont composées :
« la figure des choses étendues, leur quantité ou grandeur, et leur nombre ; comme aussi le lieu où elles sont, le temps qui mesure leur durée, et autres semblables »

C'est l'espace, les figures spatiales, les nombres et le temps.

Qu'est-ce qui étudie cela ? On l'avait vu dans le cours sur la vérité : ce sont les **mathématiques** sous forme d'algèbre et de géométrie.

Descartes fait la liste des sciences qu'on doit rejeter comme entièrement fausses et celle qu'on doit accepter. On voit qu'**il faut rejeter les sciences empiriques, et qu'on doit simplement garder les mathématiques car c'est une science formelle.**

Là, on aurait atteint ce dont on est certain, ce dont on ne peut plus douter : toutes les vérités des mathématiques. **Admettons que je sois en train de rêver, 2 et 3 feront toujours cinq et un carré aura quatre côté.** Vous pouvez faire l'expérience en vous-même : vous ne pourrez jamais rêver quelque chose comme un carré à cinq côté, ou bien un triangle dont les angles ne seraient pas égaux à deux angles droits, ou encore un objet rêvé plus un objet rêvé, ça ferait toujours deux objets rêvé, jamais trois.

On voit que **la vérité des mathématiques ne dépend pas de l'existence du monde** : même si aucun monde n'existait, ça ne changeraient rien aux mathématiques : c'est normal, ils ne parlent pas du monde, ils parlent seulement d'objets idéaux qui n'existent pas, comme des nombres ou des figures.

Est-ce qu'on doit d'arrêter là ? Est-ce qu'on a trouvé la connaissance certaine dont on ne peut pas douter ? Non, on peut aller encore plus loin dans notre doute hyperbolique.

On va créer de toute pièce une hypothèse, celle du malin génie. On va penser qu'il existe un esprit mauvais qui fait en sorte qu'à chaque fois que je juge quelque chose, je me trompe.

Du coup, à chaque fois que je manipule des nombres, je me trompe.

Rien ne nous empêche de faire cette supposition qu'un malin génie nous trompe à chaque fois qu'on juge en mathématiques. **Ca nous est déjà arrivé de nous tromper en faisant des calculs.**

Si on peut faire cette hypothèse, alors faisons là : **on peut douter de la vérité des mathématiques, et donc, conformément à notre méthode de doute hyperbolique, on va dire que les mathématiques sont entièrement fausses.**

Problème : il semble qu'on ait rejeté comme faux absolument tout notre savoir : toutes les sciences sont fausses, tout ce que je vois est faux, le monde n'existe pas, rien n'existe. Il semble qu'on n'ait rien trouvé de certain.

5. La certitude du *cogito* : la conscience de notre existence.

Et pourtant, si, ce qui est indubitable, il est sous nos yeux, on n'a qu'à se pencher pour le saisir, si on peut dire : il est là depuis le début !
Depuis le début, qui est-ce qui doute de tout ? C'est moi !
Donc, puisque tout a été rejeté, il faut maintenant appliquer ce doute à moi-même qui doute.
Est-ce que je peux douter de mon existence ?
Si je doute de mon existence, cela veut dire que je pense que je n'existe pas.
Mais si je pense cela, je pense. Comment est-ce que je pourrais penser si je n'existais pas ? Pour penser, il faut bien exister. Penser, c'est être.
Donc, si je doute de mon existence, ça prouve bien que j'existe.
On voit donc que ça n'a pas de sens de douter de notre existence, puisque si j'en doute, alors j'existe et donc je n'en doute pas.

Et le malin génie, est-ce qu'il ne peut pas faire ici ce qu'il fait quand je juge en mathématique ? Il ferait que je me trompe quand je dis que j'existe puisque je pense.
Admettons qu'il me trompe ici aussi : s'il me trompe, c'est donc que j'existe : comment est-ce qu'on pourrait tromper quelque chose qui n'existe pas ? C'est impossible.
S'il me trompe, alors j'existe. Voilà quelque chose qui résiste au malin génie, là il ne peut rien faire.

Quand je pense que j'existe, alors j'existe, forcément. C'est cela cette vérité indubitable, absolument certaine, qu'on cherche depuis le début.

Il y a deux manières de la formuler.

1^{ère} façon, dans les *Méditations Métaphysiques* :

« cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »

Si je pense que j'existe, alors j'existe. Pourquoi ? Parce que pour penser, il faut exister. Si je n'existais pas, je ne pourrais pas penser.

Ce serait absurde de dire ou de penser « je n'existe pas ». C'est ce qu'en logique on appelle **une contradiction performative**. *To perform*, c'est accomplir.

Ca veut dire que c'est une proposition qui contredit le fait même de l'accomplir.

Ex : j'étais sur un bateau qui a fait naufrage, il n'y a aucun survivant. > le fait de prononcer cette phrase prouve que c'est faux, moi j'ai survécu !

Ici, c'est pareil ! Je n'existe pas ne peut qu'être faux, donc j'existe est forcément vrai quand je le pense ou quand je le dis, sinon je ne pourrais pas le penser ou le dire.

L'autre formulation, c'est celle qu'on trouve dans le *Discours de la méthode* :

Je pense, donc je suis > *Cogito ergo sum*.

Si je doute de tout, alors je pense, et si je pense, alors je suis. Voilà de quoi je ne peux pas douter : de mon existence.

On trouve ici la conscience de soi : j'ai conscience de moi-même, cela veut dire que je me pense comme existant. C'est cela le cogito, c'est la conscience, et on découvre qu'on ne peut douter d'elle : la conscience que j'ai de mon existence est certaine, elle ne peut pas me tromper.

Ce que découvre Descartes à travers les *Méditations Métaphysiques*, c'est la **conscience**.

6. La certitude du *cogito* : la conscience de notre essence.

Maintenant qu'on sait avec certitude qu'on existe, est-ce qu'on ne peut pas aussi savoir avec certitude ce que l'on est, c'est-à-dire notre essence ?

Oui, d'après Descartes. **Je sais avec certitude que je suis, uniquement parce que je pense, donc je suis une chose qui pense. Mon essence, ma nature est de penser, c'est-à-dire d'être une conscience.**

Mon corps, il a été rejeté comme faux, car c'est quelque chose qu'on perçoit avec nos sens. On peut douter d'avoir un corps. Mais on ne peut pas douter de notre pensée.

Si on doute du fait qu'on pense, alors on pense qu'on ne pense pas, donc on pense.

Est-ce qu'on ne peut pas essayer d'arrêter de penser ? Essayer de ne plus penser ? Mais si on fait cette tentative, alors on va penser qu'on ne pense plus, ce qui est encore une manière de penser.

Sartre montre ce que donne cette tentative dans un cours extrait de la *Nausée*.

Ma pensée c'est moi, donc je ne peux pas m'en débarrasser : je suis une chose qui pense, donc, une conscience.

Non seulement j'ai conscience avec certitude d'exister, mais j'ai conscience avec certitude de ce que je suis, à savoir une conscience : on voit donc que **la conscience de soi est ce qu'il y a de plus certain au monde ! Aucune connaissance ne peut être plus évidente et plus certaine que la conscience que l'on a de soi, il n'y a pas d'erreur possible quand je pense exister ou quand je pense penser.**

Qu'est-ce que c'est que cette pensée ? Descartes l'écrit : « **Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent.** »

On retrouve ici ce qu'on avait vu à propos de la conscience : elle est **un flux de représentations de plusieurs types**, comme des perceptions, des souvenirs, etc.

Descartes fait ici une sorte d'inventaire de ces pensées qui sont dans ma conscience : des doutes, des actes de conceptions (concepts), affirmer/nier, c'est-à-dire des jugements, des volontés, de l'imagination, ou le fait de sentir, c'est-à-dire de percevoir.

« Par le nom de pensée, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous en sommes immédiatement conscients » La pensée, c'est la conscience.

7. La certitude du *cogito* : la conscience des pensées particulières.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que **la certitude de la conscience de soi vaut pour toutes ces pensées : toutes ces pensées conscientes sont certaines.**

Par exemple, si je m'imagine sur une plage ensoleillée, je ne peux pas douter du fait que je suis en train de m'imaginer sur une plage ensoleillée. **La conscience que j'ai de mon imagination est certaine.** Il ne peut pas y avoir en moi une fausse imagination. Je ne peux pas me dire : ah non, je me suis trompé, en fait je suis en train de voir une plage, pas de l'imaginer. Je ne peux pas non plus me dire, ah non, en fait j'étais en train d'imaginer une montagne. Si j'imagine une plage, il est absolument certain que j'imagine une plage. **Même chose pour mes sentiments :** si j'éprouve de la joie, c'est une pensée présente dans ma conscience. **J'ai conscience avec certitude d'éprouver de la joie.** Je ne peux pas me dire : « ah non, je me trompe, en fait c'est de la tristesse que je suis en train d'éprouver ».

C'est ce que Descartes affirme à la toute fin du texte, et qui vaut aussi pour la perception. **Quand je perçois le monde qui m'entoure, on peut douter du fait qu'il existe un monde, comme on l'a fait, mais quand je perçois, je ne peux pas douter du fait que je perçois. Ca, c'est certain et je ne peux pas me tromper.**

Actuellement, je vous entends et vous vois. Peut-être que ca ne correspond à rien de réel et que vous n'exister pas, mais je ne peux pas douter du fait que je suis en train de vous voir et de vous entendre. C'est certain, il n'y a pas de possibilité d'en douter car c'est dans ma conscience.

On voit donc que **tout ce dont j'ai conscience en moi, toutes mes représentations, sont certaines, absolument indubitables.**

J'ai conscience que je perçois /des êtres humains dans une salle de cours.

Toujours vrai /vrai ou faux.

Ce qui est dans ma conscience est toujours vrai, alors que ce qui est extérieur est douteux.

8. La certitude du *cogito* : la conscience d'objet.

On peut même **élargir cette certitude à l'objet de ma conscience.**

Vous le savez, on l'a vu en introduction, **toute conscience est conscience de quelque chose, c'est-à-dire d'un objet.**

On peut aller jusqu'à **élargir cette certitude à l'objet visé par ma conscience.**

Ex : tous les matins, je vois la Vierge dans le ciel.

Il est douteux que la Vierge existe, et qu'elle soit dans le ciel, c'est sans doute une hallucination, mais ce qui est certain, dont je ne peux pas douter, c'est que je vois la Vierge.

Il est absolument certain que je vois, que je perçois, je ne peux pas me dire, ah non, je ne percevais pas. Si j'ai conscience de percevoir, alors je perçois.

Mais l'objet aussi est absolument certain : si je perçois la Vierge, alors il est certain que c'est la Vierge que je perçois, et rien d'autre, même si elle n'existe pas.

Autre exemple : je perçois une femme dans la vitrine d'un magasin. Je m'approche, et je vois alors que c'est en fait un mannequin en plastique. Est-ce que cela veut dire que tout à l'heure, c'était un mannequin que je voyais ? Est-ce que je dois dire, je croyais voir une femme alors que je voyais un mannequin ? Non !

Il faut dire : « je voyais une femme alors que c'était un mannequin ». Mais quand je voyais une femme, c'est bien une femme que je voyais, pas un mannequin ! Il n'y a donc **pas d'erreur possible sur l'objet de ma perception, il est certain !**

Même chose pour l'imagination ou le souvenir, ou ce qu'on voudra : **il est certain que c'est un Centaure que j'imagine, quand j'imagine un Centaure : je ne peux pas me tromper d'objet, et me dire « ah non, c'était un triangle que j'imaginai »**. Peut-être qu'un Centaure ca n'existe pas, mais ca ne change rien. En tant qu'objet de mon imagination, il est certain.

Même chose pour le souvenir : quand je me souviens d'avoir bu un café ce matin, peut-être que je me montre et que je n'en ai pas bu, mais il est certain que je me souviens d'avoir bu un café ce matin, donc **comme objet de mon souvenir, il est certain**.

On voit donc **qu'on peut élargir la certitude de ma conscience à l'objet dont on a conscience**.

Quand j'ai conscience de quelque chose, c'est bien de ce quelque chose dont j'ai conscience, et pas d'un autre il n'y a pas d'erreur possible !

La conscience n'est jamais trompeuse, elle est une source de certitude infinie.

Simplement, on va voir que la conscience, toute certaine d'exister et de penser qu'elle est, ne me livre pas forcément une connaissance **totale** de moi-même. La conscience de soi serait une connaissance certaine de soi, mais pas forcément une connaissance complète de soi, elle serait en défaut par **son côté partiel**, il y aurait **des choses qui échapperaient à ma conscience**. Voyons ce que cela veut dire.

III. Les limites de la conscience.

Le but de cette partie, comme son nom l'indique, c'est de montrer que **notre conscience est limitée, beaucoup de choses nous échappent**. On va d'abord montrer comment **beaucoup de choses échappent à notre conscience quand on agit, puis quand on perçoit**. On agit toujours dans le présent, et on perçoit par définition ce qui est présent. Mais on va voir que **les limites de la conscience ne concernent pas que le présent, elles concernent aussi le passé**, dans la mesure où nous sommes sujet à l'oubli, et à l'avenir, dans la mesure où nous n'en avons pas de connaissance véritable.

a. L'inconscient dans l'action.

Est-ce que j'ai toujours conscience de ce que je fais, quand je le fais ? Spontanément, on a envie de dire oui : si je me lève tout à coup et que je m'en vais en vous laissant là, on voit mal comment je pourrais le faire sans m'en apercevoir.

Et pourtant, ce n'est pas toujours le cas. Oui, **si je choisis de faire quelque chose, alors mon action est consciente, mais le problème c'est qu'on n'est pas toujours en train de choisir**, justement. **Une action, ca ne désigne pas forcément une décision que je prends de faire un coup d'éclat**. Bien souvent, une action, c'est quelque chose de beaucoup plus simple, qui n'exige pas la conscience. **Si vous êtes attentifs à vous-mêmes, vous verrez que vous faites sans cesse des choses sans vous en apercevoir, sans en prendre conscience**.

Lisons le texte de Bergson, qui va nous en apprendre plus sur ce sujet.

Il va montrer qu'**on n'a pas toujours conscience de ce qu'on fait**, et va étudier deux cas : le **passage de la conscience à l'inconscience**, et le **passage de l'inconscience à la conscience**.

Le premier cas, c'est celui de **l'automatisme**. Automate, cela veut dire ce qui se meut de soi-même. L'automatisme, c'est **donc l'action qui se produit d'elle-même, sans que j'ai besoin d'en avoir conscience**.

Quand une action devient automatique, on cesse d'en avoir conscience, on agit sans y penser.

Pensons à des expressions courantes : quand quelqu'un agit mal, commet une erreur, on lui dit : « **mais où as-tu la tête ?** », ou encore « **tu n'es pas à ce que tu fais** ». Ca veut bien dire qu'il agit sans être présent à ce qu'il fait, **il ne pense pas à ce qu'il fait, il ne s'en rend pas compte car son esprit est ailleurs. Son action n'est pas accompagnée de savoir, elle n'est pas consciente**.

L'action est totalement automatique, mécanique. Pour prendre une image, on pourrait dire qu'on agit souvent **en pilotage automatique**.

Ex : quand on se gratte machinalement, on n'est pas en train de penser « je suis en train de me gratter actuellement ». Pendant toute la journée, vous respirez, mais vous ne vous dites jamais que vous êtes en train de respirer, vous n'y pensez pas.

Quelles sont ces actions inconscientes ? **Des actions automatiques** > Bergson ne prononce pas ici le mot d'habitude, mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

Quand j'ai **l'habitude** de faire quelque chose, je la fais sans plus y penser. La plupart des nos actions sont **répétitives, on fait la même chose tous les jours, donc on n'a plus besoin d'y penser**.

Ex : je me prépare machinalement un café, le matin, et je le bois machinalement. Je ne me dis pas « tiens, et si je me préparais un bon café ? Et je ne me dis pas, sortons le café, prenons une dose, mettons la dans la machine, maintenant sortons une tasse, remplissons là d'eau et versons le contenu de l'eau, attendons que la machine soit prête, puis appuyons sur le bouton pour faire couler le liquide ». Et pourtant, je fais toutes ces choses.

Je me douche machinalement, sans me dire, dosons le chaud et le froid, commençons par laver le haut, et maintenant les pieds, et maintenant, prenons le champoing pour nous laver les cheveux.

On fait cela en pensant totalement à autre chose : **on n'est pas du tout à ce qu'on fait et on pense plutôt à ce qu'on va faire aujourd'hui**.

Ensuite on met nos chaussures et on fait des lacets : c'est une opération complexe, qui a plusieurs étapes, mais on le fait sans y penser.

On part au lycée et on parcourt des rues sans chercher son chemin, sans faire attention à la direction qu'on prend.

C'est ce que dit bien l'expression courante : **méto, boulot, dodo** > une vie mécanique dont **nous sommes totalement absents**. Parce qu'au fond **cette vie là n'a plus besoin de nous, elle fonctionne en roue libre**.

Pourquoi est-ce qu'on cesse d'avoir conscience de ce qu'on fait ?

Pour une raison simple : **on a plus besoin d'en avoir conscience, donc la conscience se tourne vers autre chose plus intéressant**. Une fois l'habitude acquise, **je n'ai plus besoin que la conscience reste pour piloter, pour guider mon action en faisant des choix, en prenant des décisions**.

Quel est le rôle de la conscience dans l'action : **choisir, décider : la conscience décide de faire telle chose plutôt qu'une autre**. Mais **on n'a pas besoin de choisir en permanence, une fois suffit**. Une fois que j'ai décidé que cette année j'irais tous les matins au lycée, alors

je n'ai plus besoin de le décider tous les matins, donc je n'ai plus besoin d'en avoir conscience, donc j'y vais mécaniquement, sans conscience.

L'habitude annule la conscience.

Bergson donne un autre exemple que l'habitude, c'est celui de l'exercice. **Apprendre un exercice, c'est commencer par avoir conscience des actions, et ensuite elles deviennent inconscientes.**

Ce qui est intéressant avec cet exemple, c'est qu'on voit que **c'est une bonne chose de ne pas avoir conscience de ce qu'on fait**, c'est important pour que l'action fonctionne bien.

Exemple : une activité sportive ou artistique, au début on a conscience de ce qu'on fait, et l'entraînement répétitif vise à perdre cette conscience : le pianiste génial fait du piano sans avoir conscience de ce qu'il fait, il n'est pas attentif au moindre geste de ses doigts, sinon il ne pourrait pas jouer aussi vite et aussi bien. C'est seulement le pianiste débutant qui a conscience de chaque action, qui pense à tout ce qu'il fait, mais du coup il joue mal.

Même chose en sport : les sportifs ont acquis de bonnes habitudes, ils agissent quasi instinctivement sans avoir conscience de chacun de leur mouvement. **La conscience, ici, empêche d'agir. Essayez d'avoir conscience de tous les mouvements que vous faites quand vous marchez : le résultat est que vous allez vous arrêter de marcher.**

Pour marcher, il faut ne pas avoir conscience qu'on marche.

Même chose pour le vélo : les enfants qui apprennent le vélo ont du mal au début car leur conscience est éveillée à chaque mouvement des jambes, à chaque déséquilibre. Le résultat, c'est qu'ils tombent du vélo. **Celui qui fait bien du vélo en fait sans y penser** : les déséquilibres se rééquilibrent sans y penser. **Si vous commencez à prendre conscience du mouvement de pédale, alors vous ne pouvez plus pédaler.**

Ca veut dire que **pour agir, il est très utile de ne pas penser**, de ne plus avoir conscience de ce qu'on fait. Pour bien écrire le français, il faut appliquer les règles de grammaire sans en avoir conscience. Si vous devez sans cesse prendre conscience des règles de grammaire que vous utilisez, vous allez prendre un temps fou pour écrire. C'est ce que font les enfants au primaire, parce qu'ils sont en train d'apprendre à écrire.

Même chose pour la méthode de la dissertation, ça doit devenir automatique.

Même chose pour celui qui apprend à conduire : il fait attention à tout, mais bien conduire, c'est être capable d'utiliser les pédales, le volant, changer de vitesse, contrôler la vitesse, surveiller les rétroviseurs, de manière inconsciente, en pensant à autre chose.

La conscience empêche d'agir de manière efficace. Une petite histoire parle de cela dans *Les trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Portos est grand, fort et un peu bête, on dit de lui qu'il n'a jamais pensé de sa vie. Alors une fois il met une bombe dans un souterrain pour la faire éclater. Il allume la mèche et il se sauve.

Mais en courant il se met à penser pour la première fois de sa vie : il se demande comment il fait pour mettre un pied devant l'autre. Le résultat est que pensant à ça, il s'arrête de courir, il ne peut plus. Le souterrain explose et il meurt écrasé. La première fois de sa vie qu'il a pensé, Portos en est mort.

L'action suppose donc l'inconscience. L'inconscient est indispensable à l'action.

Ca paraît bizarre parce que spontanément, on aurait envie de dire que pour bien agir, il faut être attentif à ce qu'on fait. En fait, c'est le contraire, il ne faut pas être attentif. **Pour exceller dans un domaine, il faut désapprendre à penser.**

Il faut seulement avoir conscience au début, et ensuite on s'en débarrasse.

Par exemple, la première fois que j'ai utilisé ma machine à café, j'ai eu besoin de la conscience pour apprendre à m'en servir. La première fois que j'ai noué mes lacets, même chose. La première fois que je suis venu au lycée aussi, il a fallu être attentif pour trouver mon chemin. La première fois que je fais du vélo ou de la voiture, même chose. Ensuite, on se débarrasse de la conscience car elle est inutile.

On voit donc que la conscience est un pouvoir de choix, de décision, autrement dit la conscience, c'est la liberté humaine. Pourquoi l'homme est un être libre ? Parce que c'est un être conscient.

La première fois qu'on fait quelque chose, on doit choisir, décider de le faire, et ensuite, on n'a plus besoin de décider à chaque fois donc la conscience s'éteint.

C'est le premier mouvement, de la conscience à l'inconscient.

Mais Bergson n'en reste pas là, il faut aussi le prendre dans l'autre sens : **de l'inconscient à la conscience. Dans quelles circonstances est-ce qu'on prend conscience de ce qu'on faisait de manière inconsciente ?**

C'est quand l'automatisme n'est plus possible, parce qu'on a de nouveau besoin de faire un choix, de prendre une décision. Mon action inconsciente fait face à un problème, quelque chose qui ne marche pas, et donc elle réveille ma conscience qui doit reprendre le contrôle de l'action. Un peu comme un pilotage automatique d'un avion qui tout à coup avertit le pilote qu'il y a un problème : ça réveille le pilote qui peut être était en train de dormir, et il reprend le contrôle.

L'action automatique fait face à un obstacle, elle n'est plus efficace.

Ex : ma cafetière est en panne, rien ne coule. Là, mon action automatique ne peut plus rien faire, ça réveille ma conscience et je vais de nouveau penser à ce que je fais : je vais chercher comment résoudre ce problème, je vais inspecter ma cafetière pour voir ce qui cloche.

De même sous la douche, tout à coup il n'y a plus d'eau chaude : l'eau froide réveille ma conscience ! Je prends de nouveau conscience de ce que je fais car il va falloir que je prenne une décision pour résoudre le problème.

La chaîne de mon vélo saute : tout à coup je prends de nouveau conscience que je suis en train de faire du vélo car je reprends le contrôle et je dois choisir quoi faire.

La conscience, c'est donc la faculté du choix, c'est la liberté.

Que conclure de cette analyse ? **Que lorsque nous agissons, nous n'avons qu'une conscience très partielle, très limitée de ce que nous faisons. L'action consciente est toujours environnée d'une multiplicité d'actions inconscientes, qui restent dans l'obscurité.**

Du coup, **même si on montre comme on l'a fait que la conscience est certaine, qu'elle ne peut nous tromper, on voit pourtant qu'elle n'est qu'une connaissance limitée de ma propre action, donc de moi-même.**

Maintenant, on peut répondre que **la conscience n'est pas seulement action, elle est aussi une perception du monde. Est-ce que la conscience que l'on prend des choses dans la perception est-elle aussi une connaissance partielle, limitée ?**

b. L'inconscient dans la perception.

Il y a aussi de l'inconscient dans la perception. **Je n'ai pas conscience de tout ce que je perçois. Il faut différencier percevoir et s'apercevoir.** S'apercevoir de quelque chose, c'est en prendre conscience. La perception peut être consciente ou pas. **Elle est consciente seulement quand je m'aperçois que je perçois**, mais ca n'est pas toujours le cas, et surtout, **je ne peux m'apercevoir que d'une petite partie seulement de ce que je perçois. Je ne peux avoir conscience que d'une partie limitée de mes perceptions.** Ici aussi, **la connaissance que j'ai de moi-même, de ce qui se passe dans mon esprit est limitée, elle est partielle, car je ne peux pas tout saisir en même temps.**

On va lire **Husserl** pour expliquer ce que ca veut dire à partir d'exemples.

Souvenez vous de ce qu'on avait appris en lisant son texte : **toute conscience est conscience de quelque chose, la conscience est une visée, elle vise un objet, elle est un rayon** : ca peut être percevoir, imaginer, se souvenir, juger, concevoir, vouloir, etc. mais à chaque fois la conscience vise un objet dont elle a conscience. C'est ce qu'on appelle **l'intentionnalité** de la conscience.

Simplement, **cette conscience n'est jamais totale, complète, elle est environnée par de l'inconscient.**

Le texte de Husserl **va prendre l'exemple de la perception mais pour montrer que cet inconscient concerne toute la conscience, pas seulement la perception.**

Il prend l'exemple de la perception d'un papier, une feuille blanche sur son bureau au moment où il est en train d'écrire son livre.

Qu'est-ce que c'est, percevoir ce papier ? Quand je perçois ce papier, est-ce que je ne perçois que cela ? En fait, non, si on est attentif, on verra qu'**on ne peut jamais percevoir un objet de manière parfaitement isolée des autres objets.** Si je regarde un élève dans cette classe, alors forcément je vois aussi les élèves qui sont à côté de lui, ou juste derrière lui, et pas seulement des élèves mais aussi la table, la chaise, le sol...

De même dit Husserl, quand on perçoit le papier, on perçoit autour de lui le bureau, l'encrier, des crayons, des livres, etc. On les perçoit en même temps que le papier, on perçoit tout ça ensemble. Mais est-ce qu'on les perçoit de la même façon ?

Non ! **Dans cet ensemble d'objets perçus, il y en a un qui se distingue, qui n'est pas perçu comme les autres, qui est placé au centre de ma perception.** C'est le papier : **il est au premier plan de ma conscience, alors que les autres sont à l'arrière plan. Il est au centre, les autres sont à la périphérie. On pourrait dire encore qu'il est clair, alors que les autres sont obscurs. En fait, c'est lui l'objet que vise ma conscience, c'est de cet objet dont elle a conscience, pas des autres, qui restent inconscients.** Je suis entièrement tourné en pensée vers le papier, c'est de lui que je m'occupe, pas de l'encrier, des crayons ou du porte-plume. C'est ce que dit Husserl quand il dit que **la perception est une extraction : prendre conscience d'un de ces objets qui sont perçus, c'est l'extraire de cet arrière plan pour le mettre en valeur, au premier plan alors que les autres restent derrière sans être saisis, sans être extraits.**

De même, si je parle à un élève je le mets au premier plan de ma conscience, les autres restent à l'arrière-plan.

On voit donc que **quand on perçoit, il y a un champ de perception, un arrière plan, une aire, un halo, un horizon.** Ce sont des métaphores qui disent toutes la même chose, cette zone d'inconscience qui environne la conscience que j'ai à un moment donné.

« Toute perception de chose possède ainsi une aire de perceptions formant arrière-plan »

Une fois ceci compris, Husserl va nous montrer que ça peut changer. Ma conscience qui vise un objet peut cesser de le viser et se mettre à en viser un autre. On a dit qu'il y a un champ de perception, et bien **la conscience, comme regard, comme rayon, parcourt comme elle veut ce champ**, dans un sens ou dans l'autre, en posant son regard sur tel objet puis sur tel autre.

Ex : je regarde d'abord tel élève, puis tel autre, puis encore un autre, etc. Je parcours librement mon champ de perception.

Que se passe-t-il alors ? Mon regard se détache du papier pour se poser sur un autre objet, par exemple sur l'encrier.

Le papier ne cesse pas pour autant de m'apparaître, il est perçu, mais il passe à l'arrière-plan et c'est l'encrier qui **passé au premier plan, qui est extrait et mis en valeur par mon attention**.

C'est de l'encrier dont j'ai conscience dans la perception, et la perception du papier devient inconsciente, elle se retire dans la zone d'obscurité. Je peux ensuite passer de l'encrier à un crayon, ou bien revenir sur le papier.

Quand je surveille la classe, je passe librement d'un élève à un autre, puis je peux revenir sur le premier élève que je visais.

Ce qui se passe, c'est que **ma perception se modifie : elle devient consciente ou bien cesse d'être consciente, je m'aperçois d'elle, ou bien je cesse de m'en apercevoir**.

Ce que va affirmer Husserl, c'est que **ce n'est pas valable pour la perception seulement, c'est valable pour la conscience en générale**.

De même qu'il y a un champ perceptif qu'on parcourt du regard, il faut parler d'un champ de la conscience, que la conscience parcourt librement.

C'est ce qu'il écrit à la fin du texte : il parle du flux du vécu : cela désigne **le flux de la conscience, l'écoulement des représentations : on l'avait vu, la conscience est un flux de vécus qui passent, qui s'écoulent**. Ce flux, c'est l'ensemble de mes vécus, c'est-à-dire des choses que mon esprit vit à un moment donné. Eh bien Husserl nous dit qu'**on ne peut pas avoir conscience de tout ce qui se passe en nous : notre conscience de nous même est partielle, limitée, exactement comme pour la perception qu'on vient d'analyser**. On vit énormément de choses en même temps mais on n'a pas conscience de tout, on en a conscience que d'une petite partie : **on extrait, on met au premier plan une petite partie de ce qu'on vit, ça veut dire on en prend conscience, mais autour de cette vie consciente, on vit beaucoup de chose mais qui se trouve à l'arrière plan, dans une aire, un halo, un horizon inconscient. Cette zone, c'est le champ de la conscience**.

« De tous les vécus on doit dire que ceux qui sont conscients sont cernés par une « aire » de vécus inconscients ; le flux du vécu ne peut jamais être constitué de pures consciences. L'essence du flux du vécu chez un moi conscient implique que la chaîne ininterrompue des vécus soit constamment cernée par une zone d'inconscience, toujours prête elle-même à se convertir dans le mode de la conscience, comme réciproquement de la conscience en inconscience. »

On a conscience de soi exactement comme on a conscience des choses qu'on perçoit : on parcourt librement un champ sans pouvoir le saisir en totalité.

Prenons des exemples :

Quand on écoute quelqu'un, il peut y avoir du bruit tout autour de nous, il n'y a jamais un silence parfait. Ce bruit autour, on le perçoit, mais pourtant on n'en a plus conscience, c'est un bruit de fond qui est passé à l'arrière plan, et on est attentif seulement à ce que nous dit la personne qu'on écoute.

Mais de même qu'on ne peut pas en même temps regarder le papier et le crayon, on ne peut pas en même temps écouter une personne et écouter les bruits de fond. On a aussi un champ de perception sonore où on met quelque chose au premier plan.

Ca vaut aussi quand **on imagine**, quand **on se souvient**. On ne ferme pas les yeux et les oreilles pour autant, donc on a des perceptions, mais toutes les perceptions vont passer à l'arrière plan et **on va seulement avoir conscience de ce qu'on imagine**. C'est cela que celui qui imagine, on dit qu'il est perdu dans ses pensées car on fait des grands signes il ne nous voit pas, on l'appelle et il n'entend pas. Toutes les perceptions sont passées dans l'aire obscure d'inconscience.

Un cours. Normalement, votre conscience doit viser un objet qui est le sens de mes propos. Mais vous pouvez parfois décrocher et vous mettre à imaginer des choses : ex : vous vous imaginez votre week-end prochain : alors, les perceptions visuelles et auditives de ce qui se passe dans la classe passent à l'arrière plan : il y a bien des perceptions, mais inconscientes, obscures.

Lire un livre : **toutes les perceptions passent à l'arrière plan de ma conscience, dans l'obscurité, et ce qui vient au premier plan, c'est ce que je suis en train d'imaginer.**

Même chose quand je me souviens, quand **je pense conceptuellement** : ex : je fais un DS de maths : je suis concentré sur mes maths et les perceptions autour de moi, je n'y suis pas attentif, elles passent à l'arrière plan, dans l'obscurité.

Même chose quand je regarde la télévision, je suis attentif à elle, pas au reste.

Mais si je ne la regarde pas, je peux être attentif à autre chose, alors le son de la télé devient un fond sonore obscure que je n'écoute pas.> je le perçois, mais si on me dit ensuite « qu'est-ce qu'ils viennent de dire, là, à la télévision ? », je ne pourrais pas répondre, parce que c'était un fond inconscient.

Vous voyez dans tous ces exemples qu'on n'a jamais conscience de tout ce qu'on vit, de tout ce qui se passe en nous, mais que notre conscience est une zone restreinte, et que tout autour, elle est cernée d'inconscience : le flux des vécus qui s'écoulent n'est jamais qu'en partie conscient, et c'est même une petite partie seulement.

Du coup, **la conscience de soi n'est pas une connaissance de soi parfaite, elle est toujours limitée, restreinte. Je n'ai donc jamais une parfaite connaissance de ce qui se passe dans ma vie, elle est toujours en grande partie obscure.**

Pour finir sur ce sujet on peut penser à **une métaphore** utile pour retenir cette idée de Husserl. C'est la métaphore de la lumière et de l'obscurité.

La conscience est comme une lumière projetée sur les choses, un rai de lumière dans l'obscurité : c'est comme cela qu'il faut penser le champ de la conscience : elle a un thème lumineux au centre et un halo autour, un arrière plan d'obscurité, et les objets sont d'abord dans le noir, et la conscience les éclaire un à un, mais pas tous en même temps : un objet apparaît dans la lumière, puis retourne dans l'obscurité.

La conscience est comme une lampe de poche allumée dans l'obscurité. Le regard de la conscience, l'attention, la visée de quelque chose, c'est comme le centre lumineux du halo de la lampe de poche. **La conscience, c'est une lumière allumée dans l'obscurité de**

l'inconscience. Mais quand vous voulez éclairer les choses avec votre lampe de poche, vous ne pouvez pas tout éclairer en même temps, vous braquez la lampe de poche dans une direction, puis dans une autre, etc., et les choses apparaissent puis retournent dans le noir quand vous braquez la lampe de poche dans une autre direction.

La conscience est pareille, **prendre conscience de quelque chose, c'est l'arracher à ce fond d'inconscience qui cerne toujours ma conscience, l'arracher à l'obscurité pour un temps seulement, et en laissant le reste dans le noir.**

c. Mémoire, oubli et conscience de soi.

On a pensé les limites de la conscience lorsqu'elle prend conscience du présent, dans l'action, dans la perception, et de là dans tous les actes de la conscience : elle est toujours environnée par de l'inconscience.

Maintenant, on peut alors plus loin et voir un nouvel obstacle dans l'idée que la conscience que j'ai de moi-même suffit pour me connaître moi-même.

Me connaître moi-même, c'est savoir *qui je suis*. Est-ce que la conscience le permet ?

Ce n'est pas certain. On peut prendre l'exemple de celui qui ignore par excellence qui il est, qui ne se connaît pas lui-même : **l'amnésique. Il a oublié qui il est**, jusqu'à son nom.

Pourtant, est-ce que l'amnésique n'a pas conscience de lui-même ? Si, il existe sur le mode de la conscience. **Il a conscience des objets qui l'entourent, mais il a aussi conscience de lui-même, il est capable de dire Je, il se pense.** Un bon exemple d'amnésique : Gollum, dans le *Seigneur des anneaux*. A l'origine, c'est un hobbit qui s'appelait Sméagol, il a tué son cousin Déagol pour lui voler l'anneau, à la suite de quoi il a été chassé par les autres hobbits, il a dû s'enfuir dans les montagnes brumeuses et il a vécu dans une caverne et est tombé sous le pouvoir de l'anneau : il veille sur l'anneau depuis 700 ans et il est frappé d'amnésie : il a oublié qui il est, les hobbits, son nom, son histoire.

Pourtant, est-ce que Gollum n'a pas une conscience ? Si, **il a conscience de lui-même, et pourtant il ne se connaît pas lui-même.**

Si on reprend les caractéristiques du cogito, on peut voir la différence entre conscience de soi et connaissance de soi.

Dans le *cogito*, j'atteins la certitude de mon existence, la certitude *que je suis*.

Est-ce que l'amnésique a cette certitude ? Oui.

Dans le *cogito*, j'atteins la certitude de mon essence, la certitude de *ce que je suis*, à savoir une chose qui pense.

Est-ce que l'amnésique a cette certitude ? Oui.

Et pourtant il ignore *qui il est*.

C'est là ce qu'on peut objecter à Descartes : **dans la conscience de soi, j'obtiens la connaissance *que je suis* et de *ce que je suis*, mais pas de *qui je suis*. Le *quoi* est différent du *qui*. Le *quoi* est commun avec tous les autres hommes, il est universel, alors que le *qui* m'est propre, il est singulier.**

Qui suis-je ? Le *cogito* ne répond pas à cette question ! La conscience de soi ne permet donc pas de savoir qui on est, de se connaître soi-même. **La connaissance de soi exige plus que la conscience.**

Qu'est-ce qu'il faut en plus ? Regardons l'amnésique : qu'est-ce qu'il a perdu qui fait qu'il a perdu la connaissance de soi ? C'est la mémoire. Donc, **la connaissance de soi exige la mémoire, et pas seulement la conscience de soi.**

Pour savoir qui je suis, je dois me souvenir de ma vie, de mon histoire, c'est-à-dire des événements qui me sont arrivés. C'est l'ensemble de ces événements qui fait l'unité d'une histoire, la mienne, ma vie.

Se connaître soi-même, c'est savoir d'où on vient, qui sont nos parents, *etc.*

Et connaître autrui, c'est justement apprendre son passé. Pour faire connaissance avec autrui, on se raconte mutuellement nos histoires.

L'identité de l'homme, c'est donc une identité narrative, c'est l'identité d'une histoire qu'il peut raconter parce qu'il en garde la mémoire.

C'est pour cela qu'on attache tant d'importance à nous souvenir du passé, et même qu'on y prend du plaisir, par exemple dans la nostalgie. La nostalgie, c'est le plaisir du souvenir.

On aime à discuter du passé : « souviens toi l'été dernier comme c'était bien... ».

L'homme, c'est l'unique être qui se connaît lui-même c'est pour cela qu'il est l'être en quête de son passé : il se souvient, mais aussi il peut écrire un journal intime pour conserver son passé, ou bien écrire son autobiographie, écrire des mémoires.

Pour conserver son passé, il y a aussi des souvenirs matérialisés, comme les photographies ou bien ces objets qu'on appelle justement des souvenirs : on achète un objet qu'on pose sur la commode et qui nous fait nous souvenir d'un événement heureux de notre vie : voyage, mariage, *etc.*

C'est ensuite l'Histoire : j'appartiens à une communauté, un peuple, donc savoir qui je suis, c'est aussi connaître l'histoire de mon pays.

Maintenant, on peut objecter à cela que **se souvenir, c'est quand même une forme de conscience, que la mémoire est liée à la conscience.** Plutôt que de dire que la conscience est insuffisante pour se connaître soi-même, il faudrait élargir la conscience au passé, à la mémoire.

Un amnésique, c'est justement quelqu'un qui a perdu conscience, qui est tombé dans un long coma : c'est pour cela qu'il s'ignore lui-même.

Et on peut affirmer aussi que je ne suis pas seulement une suite d'événements dans le passé, mon histoire est aussi à venir, elle n'est pas encore terminée, donc la connaissance de soi doit aussi être ouverte sur l'avenir.

Dans l'action et dans la perception, on pensait la conscience dans son rapport au présent. En fait, la conscience, comme on l'avait dit en introduction, a la forme du temps, elle est ouverte vers les trois dimensions du temps à tout instant.

C'est ce que montre **Bergson** dans le texte suivant.

L'argument de Bergson est le suivant : **si on était borné au présent, alors à chaque instant il y aurait une nouvelle conscience, il n'y aurait jamais une conscience persistant dans le temps, pas de Je, pas d'unité. Autrement dit, il n'y aurait pas de conscience !** Un être conscient, c'est un être capable de se penser lui-même comme le même Je à travers le temps, on l'avait vu en introduction. Donc, par définition, **la conscience ne peut pas être borné au présent : elle est une synthèse qui relie toutes les représentations passées aux représentations présentes en un seul Je.**

Une conscience est donc par définition ouverte sur le passé : elle est une mémoire. Sans mémoire, par de conscience, donc toute conscience est mémoire.

Mais Bergson nous dit qu'on doit **élargir le constat à l'avenir**. A tout instant, **notre conscience est ouverte sur l'avenir**. Il reprend une idée qu'on avait vu chez Pascal au début de l'année : nous ne tenons pas au temps présent. Il demandait d'examiner nos pensées et de constater qu'on se projette sans cesse dans l'avenir : on pense à ce qu'on va faire plus tard. Et si on regarde ce qui est là présent, c'est un tremplin pour nous projeter dans l'avenir.

Ex : vous entrez dans la salle, vous la voyez et vous vous dites : il va y avoir un cours.

Le midi, vous regardez le contenu de votre assiette : vous voyez que vous allez le manger.

Quand vous marchez dans la rue et que vous regardez devant vous : vous voyez la rue que vous allez parcourir.

On pourrait multiplier les exemples : on voit que **la perception du présent est toujours tendue vers l'avenir. Je m'occupe du présent, ce qui est, mais en vue de ce qui va être, l'avenir.**

On peut donc dire avec Bergson que **toute conscience est anticipation de l'avenir, elle est une attente**. La consonance en français d'attente et d'attention le dit bien. **L'attention de ma conscience est une attente.**

La conscience est donc le trait d'union qui relie mon passé à mon avenir.

C'est bien, mais est-ce qu'on doit en conclure que la conscience de soi permet vraiment de se connaître soi-même.

Pas sûr. > regardons d'abord la connaissance du passé que j'ai dans la conscience que j'en ai, dans la mémoire.

Il y a une objection à la connaissance de soi qui saute aux yeux : c'est que notre mémoire est défaillante, limitée. C'est le problème de l'oubli.

Nous oublions énormément de choses, donc **notre mémoire est partielle**. Elle fait le tri et garde seulement ce qui lui semble important.

D'abord, on a tendance à oublier ce qui est très loin dans le passé : on n'a aucun souvenir avant l'âge de trois ans.

On se souvient moins bien de ce qu'on a fait il y a cinq ans que de ce qu'on a fait hier. Et pourtant, même le souvenir de ce que j'ai fait hier n'est pas parfait : si je vous demande de raconter tout ce qui s'est passé pendant vos seize heures d'éveil, vous verrez que vous aurez peu de choses à dire, on oublie la plupart des sensations. A chaque instant, vous pensez quelque chose, vous vous dites des choses à vous-même en silence, mais vous ne pouvez pas vous souvenir de tout ce que vous vous êtes dit hier, c'est impossible.

Notre mémoire est limitée, donc la connaissance qu'on a de nous même est limitée.

Mais c'est pire que cela : **la mémoire n'a pas pour seul défaut d'être limitée, elle a aussi pour défaut d'être trompeuse. Elle ne se contente pas d'oublier, elle déforme les souvenirs, elle nous fait nous illusionner sur nous même.**

Il arrive souvent qu'on se souvienne de choses qui en fait n'ont jamais eu lieu. Dans le passé lointain, on confond parfois des choses rêvées et des choses vécues, des choses qu'on aurait souhaité faire et des choses qu'on a faites.

On peut répondre à cela que les autres peuvent nous aider à nous connaître nous même. Par exemple, autrui me rappelle une promesse que j'ai oublié avoir faite.

Ou alors, pour connaître les trois premières années de ma vie, je peux demander à mes parents de me les raconter.

Mais pb : les autres, comment connaissent-ils mon passé ? Par **leur mémoire, qui est tout aussi défaillante que la mienne.**

Donc, quand les autres me parlent de mon passé, il se peut très bien qu'ils se trompent. Si autrui me dit, « tu te souviens que tu m'avais promis que tu me donnerais tout ton argent ? », je peux même me demander s'il n'est pas en train de chercher à me tromper.

Ex : « les élève qui arrivent et qui disent, m'sieur, vous aviez dit qu'on ferait cours à la plage aujourd'hui. J'ai dit ca, moi !?!? »

Les souvenirs d'autrui ne sont pas plus fiables que les miens, et ils peuvent me mentir.

Ex : les secrets de famille. Une mère raconte à son enfant que son père est mort, alors qu'en fait il vit mais ils sont séparés et elle ne veut plus en entendre parler.

Ou alors, l'enfant a été adopté mais ses parents ne lui disent jamais.

Qu'est-ce qui vous dit que vous n'avez pas été adopté, après tout ? **Pas de certitude indubitable ici, donc je ne peux pas savoir avec certitude qui je suis.** Certaines personnes ont pensé toute leur vie savoir qui elles étaient et puis tardivement, ils apprennent qu'ils ont été adoptés, ou que leur père n'est pas leur père... **On peut vivre dans l'illusion, et ne jamais s'en rendre compte.**

Les accouchés sous X > ils veulent savoir qui ils sont, ils l'ignorent car leur passé est caché.

Ou alors une erreur : cf. *La vie est un long fleuve tranquille* : ils se rendent compte qu'ils ne sont pas celui qu'ils croyaient être.

Résultat :

La conscience de soi n'est pas une connaissance certaine, indubitable de soi, contrairement à ce qu'on pouvait penser en étudiant Descartes : *que je suis, ce que je suis, cela est absolument certain. Qui je suis, cela restera toujours douteux.*

On peut approfondir cela en se tournant vers l'autre dimension de soi : **l'avenir.** Je n'ai pas seulement un passé, j'ai un avenir ! Mais comment le connaître ? **Se connaître soi-même, ce devrait être connaître mon avenir, ce que je vais être, mais c'est impossible.**

L'astrologie, la voyance : ce sont des superstitions qui répondent justement au désir qu'a l'homme de se connaître lui-même.

Si on se tourne vers l'avenir, on comprend que la connaissance de soi est nécessairement une tâche infinie, inachevée, pour la simple raison que le soi qu'il s'agit de connaître n'est pas lui-même achevé ! Je suis une histoire, l'histoire de ma vie, mais précisément l'histoire n'est pas finie, elle est encore en train d'être écrite. Nous voulons nous connaître nous-même, mais c'est comme lire un livre qui est encore en cours d'écriture : les événements ne sont pas déjà fixés par avance, il faut donc que ca s'écrive d'abord.

Mais on peut aller plus loin dans la métaphore : si ma vie est une histoire qui est en cours d'écriture, elle a essentiellement un auteur, un écrivain, qui est moi.

Pour me connaître moi-même, je dois continuer à écrire ma propre vie. Comment ? Eh bien en vivant, justement. On voit que la connaissance de soi est active, elle est dans l'action, pas seulement dans le fait de se tourner vers notre passé qui est déjà écrit et sur lequel on ne peut plus rien (le passé est ce qu'on ne peut pas changer).

L'avenir est ouvert, donc je suis ouvert, moi aussi, mon identité personnelle n'est pas donnée, elle se construit progressivement : la connaissance de soi n'est jamais donnée totalement, elle est infinie. On ne peut donc avoir une connaissance parfaite de soi. Elle est toujours **douteuse et partielle**, et non **certaine et totale** comme Descartes pouvait nous le présenter.

L'oracle de Delphes > « connais toi toi-même (*gnosis éauton*) » > un idéal inatteignable. Non pas qu'il faille l'abandonner, mais c'est **une tâche infinie, interminable**, c'est la grande affaire de notre vie qui nous occupera jusqu'à notre mort. A ma mort, l'histoire s'achèvera : le point final est écrit, mais je ne serais plus là pour lire le livre... **Je ne peux jamais me saisir comme un tout achevé**. Seuls les autres le pourront, qui me survivront.

IV. Inconscient et psychanalyse.

On vient de voir avec Bergson et Husserl que l'inconscient est au cœur de la conscience. Jamais la conscience ne peut avoir conscience en même temps de tout ce qui se passe dans notre vie psychique, elle n'a conscience que d'une partie seulement à la façon dont une lampe de poche ne peut éclairer qu'une petite zone et doit laisser le reste dans l'obscurité.

Mais ce qui est inconscient, il peut devenir conscient sans difficulté : il suffit que ma conscience se tourne vers un autre objet, et alors elle l'éclaire, elle en prend conscience : par exemple, vous pouvez prendre conscience de votre respiration même si normalement vous n'en avez pas conscience. Vous pouvez vous remémorer votre journée d'hier, même s'il y a quelques minutes, vous n'aviez pas conscience de ce souvenir.

Ce que veut montrer Freud, c'est que cet inconscient là, ce n'est pas le vrai inconscient. C'est un inconscient au sens faible, car c'est quelque chose qui peut devenir conscient sans difficulté. En fait, **c'est virtuellement conscient, potentiellement conscient, ça peut devenir conscient facilement, il suffit d'être attentif.** Cela dit, Freud, est seulement du **préconscient**.

L'inconscient au sens fort, donc au sens strict, ce serait des contenus de ma vie psychique auxquels ma conscience, donc moi-même, n'aurait jamais accès. Ma conscience ne pourrait pas par elle-même en prendre conscience : **l'inconscient est et demeure inconscient, il est profondément caché**, ma conscience a beau être attentive et faire un effort pour s'en souvenir, elle n'aura jamais accès à l'inconscient. Et de toute façon, si elle voulait le chercher, elle ne saurait même pas quoi chercher puisqu'elle n'en a pas connaissance.

Pour prolonger l'image dont on s'est servi : ma conscience lampe de poche ne pourrait pas le rendre visible, ce qu'il y a dans cet inconscient, car non seulement c'est plongé dans l'obscurité mais en plus c'est transparent, donc invisible. Eclairé ou pas, l'invisible reste invisible.

Mais quelle raison on peut bien avoir de croire qu'il y a un tel inconscient, et pas seulement du préconscient ? Est-ce que ce ne serait pas comme croire aux fantômes ?

Freud avance cette idée parce qu'elle lui semble indispensable, nécessaire pour comprendre un certain nombre de faits.

Freud n'est pas un philosophe, donc il ne va pas démontrer l'inconscient en suivant un long raisonnement à la manière dont Descartes a démontré la conscience. Il n'est pas amené à poser un inconscient pour des raisons philosophiques.

Freud est un médecin, donc un praticien avant d'être un théoricien. Son but est de soigner des malades. Il s'est rapidement orienté vers la psychiatrie et c'est le souci de

comprendre les maladies psychiques et de les soigner qui le conduisent à poser l'existence de cet inconscient.

1. Origines de la psychanalyse.

A Vienne, à la fin du 19^{ème} siècle, une maladie est très répandue : **l'hystérie**.

Cela touche essentiellement les femmes, on les repère au fait qu'elles sont outrancières dans leurs paroles, dans leur voix, dans leur gestes, elles veulent toujours se faire remarquer, être le centre de l'attention, changent d'humeur en permanence, parlent sans cesse, ne supportent ni le silence ni la solitude. C'est quelque chose de très fréquent chez les jeunes filles, chez les adolescentes, mais ce n'est pas pathologique, ça passe avec l'adolescence.

Freud, lui, étudie des cas très très lourds : des femmes qui partent dans des crises d'hystérie très fortes, sur lesquelles ces femmes n'ont pas de contrôle.

Leur crise se manifeste par le fait qu'elles ont **des convulsions, des paralysies temporaires des membres, ou alors des troubles de la parole, elles sont muettes pendant la crise, ou bien des yeux** : elles sont aveugles pendant le temps de la crise. Et pendant la crise, les femmes sont hors d'elles-mêmes, quand la crise disparaît, elles perdent la mémoire de ce qu'elles ont fait.

Le problème c'est que les médecins observent leur corps et voient qu'il est en parfaite santé, il n'y a **aucune lésion organique**, donc on ne comprend pas comment il peut y avoir ces paralysies. Du coup, on a accusé ces femmes hystériques d'être des **simulatrices**, on les accuse de faire semblant pour faire leur intéressante.

Freud pense qu'elles ne font pas semblant, mais **le fait qu'il n'y ait aucun problème corporel chez ces femmes montre que c'est un problème psychologique**.

Et pourtant, ces femmes n'ont pas conscience de la crise, elles n'en ont aucune mémoire, et elles ne comprennent pas ce qui leur arrive, elles ne comprennent pas les raisons de leur crises.

C'est psychique, mais ce n'est pas conscient. Freud a alors l'idée que la seule manière d'expliquer l'hystérie, c'est de faire l'hypothèse qu'il existe un inconscient psychique, une zone de la vie psychique de ces femmes totalement inconsciente et à laquelle elles ne peuvent pas avoir accès.

Il est conforté dans cette idée par la pratique de l'hypnose, courante à l'époque.

A Paris, il voit qu'on arrive à traiter des malades par l'hypnose.

Ex : une femme est paralysée des jambes de manière hystérique : aucune lésion corporelle, et pourtant elle a perdu l'usage de ses jambes. C'est donc un pb psychologique.

On plonge cette femme sous hypnose, on lui demande de marcher, et elle le fait sans problème.

Pour Freud, **ça prouve bien qu'il y a un inconscient psychique qui empêche cette femme hystérique de marcher**. Ce n'est pas un problème physique, c'est un problème psychique : **cette paralysie, c'est un symptôme, une manière pour sa vie psychique d'exprimer un malaise**, mais la patiente ne sait pas elle-même ce qu'est ce conflit psychique, elle n'en a pas conscience.

Avec l'hypnose, Freud découvre d'autres choses : quand on pose des questions à une malade sous hypnose, elle y répond, alors qu'elle prétendait ne pas connaître la réponse quand elle est éveillée. Ca veut dire qu'**il y a une pensée séparée de la conscience, qui sait des choses, et qui dit des choses, que la conscience ne dit pas**. C'est une nouvelle raison d'admettre l'existence de l'inconscient.

Freud va donc commencer à traiter les femmes hystériques en utilisant l'hypnose. Le cas qu'il travaille le plus, c'est celui d'une femme qu'il surnomme **Anna O**. C'est un pseudonyme, car quand il publie le récit d'une cure, il doit préserver la vie privée de ses patients.

Cette fille a des troubles hystériques depuis la mort de son père : elle a un bras qui se paralyse fréquemment, elle est souvent aveugle, et elle ne peut pas boire dans un verre, car ca provoque un dégoût.

L'idée de Freud est que **ces symptômes de l'hystérique, ce qu'on appelle des symptômes névrotiques, sont liés à la vie passée de la malade, à des événements douloureux, traumatisants, qui ont été oubliés, c'est-à-dire refoulés dans l'inconscient**.

Sous hypnose, Anna révèle ce qu'elle ne savait pas dans sa conscience : un jour elle est entrée à l'improviste dans la chambre de sa gouvernante et elle a vu le chien de cette gouvernante boire dans son verre, qui était un verre que son père lui avait donné. Par politesse, elle a refoulé son dégoût et elle a continué à boire dans ce verre sans rien dire.

Freud réveille Anna et lui raconte ce qu'elle a dit sous hypnose : le résultat est qu'elle va se remémorer ces événements douloureux qu'elle avait refoulés. Au début, ca provoque une souffrance, mais ensuite la patiente est soulagée et on voit que les symptômes hystériques disparaissent.

Freud comprend que **l'hystérie, qui est la première forme de névrose qu'il traite, est une hystérie de conversion : ca veut dire qu'un conflit psychique est converti en trouble physique. Quand on résout le problème psychique, le symptôme physique disparaît**.

Pour Freud, c'est une nouvelle preuve de l'inconscient.

Il va rapidement abandonner l'hypnose pour mettre en place ce qui devient la cure analytique, la psychanalyse.

Psychanalyse, c'est l'analyse de la psychè, littéralement. C'est un terme forgé par Freud pour désigner son activité, mais ca a deux grand sens.

Un sens pratique : la cure analytique, qui soigne les névroses.

Un sens théorique : la théorie freudienne, une science de l'inconscient qu'il appelle métapsychologie (méta : au-delà de la conscience)

2. La cure analytique : soigner les névroses.

Une névrose se distingue d'une psychose. Pour Freud, la psychanalyse peut soigner les névroses, pas les psychoses. **Les psychoses sont des trouble psychiques très graves où le sujet perd totalement le rapport à la réalité** et sombre dans le délire : ca concerne la paranoïa, la schizophrénie, les maniaco-dépressifs...

Les névroses sont des troubles différents, qui ont leur origine dans un conflit psychique inconscient, du fait que des représentations traumatisantes, douloureuses, ont été refoulées, et reviennent ensuite troubler la conscience et le corps sous forme de symptômes névrotiques. Ca concerne **l'hystérie, névrose de conversion**, ca concerne ensuite **les névroses d'angoisse**, c'est-à-dire les gens qui sont habités par une angoisse permanente, mais aussi les gens qui ont des **phobies**, ce qui est une manière d'extérioriser l'angoisse en la fixant sur un objet, et enfin **les névroses obsessionnelles**, c'est-à-dire le fait d'être obsédés, persécutés par des idées fixes, qui en général sont des idées morbides, et qui entraînent comme symptôme que pour se défendre contre ces obsessions, le sujet répète sans cesse des actes absurdes, des rituels, des cérémoniaux, qui le rassurent.

Comment se passe l'analyse ? Puisque **la névrose a son origine dans le fait que des représentations, des souvenirs, des désirs, soient refoulées dans l'inconscient, le but de la cure est d'amener le patient à s'en ressouvenir, à les ramener à la conscience, et en en prenant conscience, il se délivre des symptômes.**

On comprend pourquoi on ne peut pas soigner les psychotiques par cette méthode : ils sont gravement atteints, ils sont dans leur monde et tiennent des propos incohérents, donc on ne pourra pas les traiter par cette voie.

Freud met en place **le dispositif de la cure** :

Un **divan**, sur lequel le patient s'allonge. Un fauteuil que le patient ne peut pas voir, qui est derrière lui, où s'assoit l'analyste.

C'est **une cure par la parole** : allongé sur le divan, le patient doit parler, rien d'autre.

L'analyste, lui, écoute attentivement et traque l'inconscient pour le mettre au jour et en faire prendre conscience au malade.

a. La libre-association.

La règle fondamentale de l'analyse est la suivante : **le patient ne doit pas censurer ses propos, il doit tout dire**, même si c'est pénible, même si c'est honteux, et surtout si c'est pénible et honteux, car alors on touchera au cœur du problème.

Le patient doit donc **parler sans s'arrêter**. Quand vous pensez dans votre tête, vous ne vous arrêtez pas de penser, vous n'avez pas de blanc. Ca doit être la même chose lors de l'analyse : si vous arrêtez de parler en disant que vous n'avez plus d'idées, en réalité ca veut dire que vous refusez de parler parce que vous trouvez une idée que vous voulez censurer, dont vous avez honte, qui vous fait souffrir, et vous préférez détourner les yeux plutôt que d'oser l'affronter. Sauf que pour Freud, c'est justement parce que vous n'osez pas l'affronter, parce que vous la refoulez dans l'inconscient, que vous tombez malade. Donc, dites tout, même si c'est immoral, même si c'est inconvenant.

A chaque fois que le patient s'arrête de parler, ou refuse de dire quelque chose, cela montre **une résistance**, c'est-à-dire **qu'une représentation inconsciente, refoulée, est en train de remonter à la surface de la conscience, mais le patient résiste à cette prise de conscience.**

L'analyste doit lever les résistances du patient en l'amenant à comprendre justement, que son comportement est une résistance.

Comment parler ? Le but c'est de faire revenir à la conscience ce qui a été refoulé. Mais d'habitude la conscience veille, elle fait bien attention à ce que l'inconscient reste enfoui : elle exerce **une censure impitoyable**. Donc, **il faut déjouer la censure**.

Pour cela, il faut parler selon la méthode dite de **l'association-libre**.

Ca veut dire qu'il ne faut surtout **pas chercher à contrôler ce qu'on dit**, il faut parler librement, dire tout ce qui nous vient spontanément à l'esprit sans chercher à faire un tri.

L'association est libre, parce qu'on ne cherche pas à faire un raisonnement. Prenez un syllogisme, c'est typiquement ce que n'est pas une association libre.

Quand vous bavardez longtemps, vous partez d'un sujet, et ensuite vous dérivez très très loin du sujet de départ, mais sans avoir décidé de quoi vous allez parler. Il y a bien un rapport à chaque fois, mais ce n'est pas un rapport logique, c'est une association libre.

Ex : vous parlez de poisson pas frais, et vous dites qu'à ce propos, tel individu n'était pas très frais la dernière fois que vous l'avez vu. Le rapport est très faible, c'est juste le fait d'être frais, ce qui n'a même pas le même sens dans les deux cas.

C'est sur ce mode qu'on doit parler. **Progressivement, la censure va être déjouée, car on va voir des idées revenir en permanence, s'associer, et des souvenirs et des désirs refoulés vont revenir à la conscience et on pourra s'en libérer.**

Voici un exemple qui permet de voir comment ça marche.

Un patient américain, Frink, raconte qu'un ami lui a demandé d'indiquer une maison de commerce vendant un certain produit. Il a répondu qu'il connaissait un magasin de ce genre, mais quand il a voulu en donner le nom, il s'en trouvait incapable, il avait oublié le nom du magasin.

Il raconte ensuite qu'en passant le lendemain devant le magasin, il regarde le nom sur la devanture qui est **Pond**.

L'analyste va donc lui demander ce que ce nom évoque en lui, si cela renvoie à des événements de son passé, des souvenirs d'enfance par exemple. Frink répond que ça lui fait penser au docteur **Pond**, qui faisait fonction de **pitcher** dans une équipe de base-ball de Baltimore.

Pond signifie « **mare** », « **étang** ». Ça lui fait penser à l'indian pond, l'étang sur lequel il allait à la pêche (**to fish**) étant enfant, et là il a une image qui lui vient et qu'il communique à l'analyste : **il se voit jetant à l'eau la grosse pierre qui servait d'ancre au bateau.**

Puis, il pense à un homme qui s'appelait **Fisher** et qui à l'époque était pitcher dans une autre équipe de base-ball.

Puis, il pense à un produit qui s'appelle **Pond** et qui contient de l'hamamelis. Ça lui rappelle alors que dans son enfance, il se frottait le bras avec de l'hamamelis quand il était pitcher dans une équipe de base-ball. Ça lui rappelle un garçon assez gras qui faisait partie de son équipe et il se souvient avec amusement qu'un jour il était tombé la tête la première dans une flaque boueuse, une mare (**pond**) et qu'en en sortant, il était tellement sale, et en plus il était gros, qu'il avait l'air d'un porc (**Pig**). Ça l'amène à se souvenir qu'un autre garçon était appelé **Piggy** (porcelet) pour se moquer de lui, et ça lui rappelle que lui aussi, à une époque de son enfance, avait été surnommé **Pig**.

Puis, il revient à Pond, qui lui évoque le verbe **to ponder**, c'est-à-dire considérer quelque chose, y penser, et qui évoque une notion de **poids**, de **lourdeur**.

A partir de là, un souvenir de sa septième année lui revient en mémoire et il le raconte : il jouait avec son frère sur le bord d'un étang (pond). Il avait un chien qu'il aimait beaucoup et qui nageait dans l'étang. Lui, il jetait des pierres devant le chien et le chien essayait de les attraper sans y arriver, ce qui faisait rire les deux frères. Finalement, Frink a voulu s'amuser à faire peur au chien en l'arrosant : il a lancé une pierre énorme, mais il a mal visé : la pierre est tombée sur le museau du chien qui tombe dans les pommes, coule au fond de l'eau, et on ne l'a plus jamais revu.

Ca a été un chagrin atroce pour l'enfant, et aussi une culpabilité terrible : il a tué son chien qu'il aimait tant. C'est la plus grande souffrance qu'il ait vécu pendant son enfance, il a pleuré pendant plusieurs mois et il se réveillait en criant pendant la nuit.

Ce qui s'est passé, c'est que **le souvenir traumatisant de l'enfant a été refoulé par la conscience, maintenu dans l'inconscient. Mais ce refoulé revient sous forme de symptômes.** Frink avait des symptômes névrotiques, des angoisses inexplicables, il était mal dans sa peau. Une fois que par l'analyse, Frink a fait revenir à la conscience ce souvenir, **il revit sa souffrance, ce qui est très dur, mais du coup il la maîtrise, il s'en délivre et les symptômes d'angoisse disparaissent, il vit mieux : il est libéré de sa névrose.**

Du coup, on comprend pourquoi il était incapable de dire à son ami le nom du magasin : ca lui rappelait ce souvenir d'enfance refoulé. Donc, la conscience a exercé sa censure : pour qu'il ne se souvienne pas de ce souvenir traumatique, elle a oublié le nom du magasin.

Si vous regardez l'association des idées, depuis le début jusqu'au souvenir, vous voyez que ce sont des **associations libres, par évocation**, pas des raisonnements logiques.

Si vous regardez les associations, vous voyez qu'il y a **des idées qui reviennent en permanence, on a l'impression que ca tourne autour de quelque chose qui n'est pas dit.** Pour Freud, ce n'est pas un hasard si, quand ce patient laisse libre cours à ses idées, ce sont ces idées là qui lui viennent spontanément : **c'est l'inconscient qui détermine ces idées, parce qu'il cherche à s'exprimer, il veut nous dire quelque chose. Sauf que la censure de la conscience est encore là, c'est pour cela que le souvenir ne vient pas immédiatement : il arrive progressivement par des allusions :**

L'étang, qui revient tout le temps, c'est le lieu du souvenir.

Le pitcher, qui est le lanceur, qui évoque la pierre qui a été lancée.

L'indian Pond était dans la même ville où le chien fut noyé.

Ensuite, vient l'idée de la pêche : Frink se voit jettant une pierre à l'eau.

Ensuite, Fischer le lanceur évoque ce geste de lancer la pierre quand ils étaient à la pêche.

L'hamamelis renvoie au geste de lancer.

Ensuite, le garçon grassouillet est lui aussi un lanceur. Il était surnommé Pig. Or, il se trouve que le chien de Frink s'appelait Gip, c'est-à-dire Pig inversé.

Ensuite, to ponder évoque l'idée de poids et de lourdeur, comme la pierre qu'il a lancée.

Donc on voit bien que toutes ces associations tournent autour d'une idée inconsciente qui cherche à s'exprimer, mais qui est empêchée de le faire par la conscience.

C'est cela la méthode pour amener le patient à guérir.

Evident, avec Pond, je vous le fait en accéléré, mais une cure ne peut pas produire ses effets en une seule séance. **Une cure analytique est longue, en moyenne dix ans, et elle est coûteuse.** Pour Freud, il faut que ca coûte cher si on veut que le patient s'y implique sérieusement. Si ca coûte pas cher, le patient va traiter ca à la légère et il ne va pas guérir.

Dans la cure, **l'analyste traque les expressions de l'inconscient pour ensuite amener le patient à en prendre conscience.** Ca veut dire que l'inconscient qui a été refoulé arrive à passer en fraude dans la conscience, à s'exprimer, en déjouant tout seul la censure.

C'est là-dessus que l'analyste doit s'appuyer.

Ces interventions, ce sont **les actes manqués et les rêves.**

b. Les actes manqués.

Ce sont de rares moments où la conscience relâche sa censure et où **l'inconscient passe en fraude**.

Il y a plusieurs types d'actes manqués.

Il y a d'abord les **oublis**.

Souvent, on oublie des choses. Pour Freud, ce n'est pas un hasard et cela dit quelque chose de notre inconscient. Ex : si Frink a oublié le nom du magasin, Pond, ce n'est pas un hasard, c'est l'effet de la censure qui empêche son souvenir d'enfance de revenir.

On a un mot sur le bout de la langue, et rien à faire, on n'arrive pas à s'en souvenir. Ça a un sens.

Il donne cet exemple : un homme qui est complexé par son âge, car il se trouve vieux, n'arrive pas à parler dans une conversation d'une ville en Italie qui s'appelle Castelvetro. Le nom lui échappe. En fait, *vetrano* veut dire vétéran, vieux, ancien. C'est un vieux château, une ruine. Donc, **s'il oublie ce nom, c'est parce que ce nom lui rappelle son âge qui le peine tant**.

L'oubli, c'est donc un refuge, ça permet d'occulter des idées qui nous font souffrir.

Ça peut être aussi des **oublis de choses** : Freud raconte qu'une femme et son mari étaient en train de se disputer. Cette femme avait offert un livre à son mari et celui-ci ne le retrouve plus, il ne sait plus où il l'a mis. Longtemps après, quand ses rapports avec sa femme se sont améliorés, il retrouve le livre dans un tiroir où il avait pourtant cherché.

Il y a un lien : le livre lui rappelait sa femme, or c'était une souffrance pour lui, il ne pouvait plus la voir, donc il ne pouvait plus voir le livre non plus. **L'oubli, comme dans le cas de vetrano, permettait d'occulter une idée qui nous fait souffrir.**

Pour Freud, **un acte manqué se produit quand une intention inconsciente vient troubler l'intention consciente**. Donc **ça nous révèle les intentions véritables de la personne**.

Ex : on oublie un rendez-vous galant. Pour Freud, ça révèle l'intention inconsciente : on n'avait pas envie d'y aller, sauf qu'on n'osait pas se l'avouer à soi-même. Si on avait vraiment envie d'y aller, et si on était vraiment amoureux, on n'aurait pas oublié.

Quand on oublie de faire quelque chose, c'est parce qu'on n'a pas envie de la faire. Si on oublie de rembourser ses dettes, c'est qu'on ne désire pas le faire.

Ça arrive souvent quand **on dit le contraire de ce qu'on voulait dire**. C'est ce qu'on appelle le **lapsus**.

Ex : celui qui préside une séance et dit « la séance est fermée ». Son intention consciente est de l'ouvrir, mais son intention inconsciente est d'en finir au plus vite et de rentrer chez lui car il est fatigué.

On discute avec une femme, on a des intentions sexuelles mais on les cache. On dit : « je vous trouve ravissante, et je *baise* mes mots ». Au lieu de « je pèse mes mots ».

« Voulez vous tirer un coup ? » au lieu de « boire un coup ».

Les *lapses* peuvent aussi avoir lieu à l'écrit. Ou bien lorsqu'on lit, et qu'on croit lire des choses qui ne sont pas écrites.

Dans tous les cas, cela révèle l'inconscient de la personne, les intentions et les désirs qu'elle refoule. Pour Freud, cela prouve bien qu'il y a une vie psychique inconsciente puisqu'elle a des effets sur nos paroles et nos actions.

Des dénis, manière de révéler la vérité en la niant.

c. Les rêves.

Le rêve, pour Freud, est la voie royale pour accéder à l'inconscient. Donc, dans la cure, le patient est invité à raconter ses rêves.

Pourquoi ce privilège du rêve ?

On a vu que ce qui est refoulé dans l'inconscient, ce sont des représentations qu'on ne veut pas voir, car elles ont quelque chose de gênant, d'honteux, ou bien de traumatisant.

Mais **cette censure de ma conscience a tendance à se relâcher la nuit**, quand je dors. La conscience endormie n'a plus autant d'énergie à opposer à ce qui est dans l'inconscient, et qui cherche à revenir à la surface de ma conscience.

Ca ne veut pas dire pour autant que la censure disparaît totalement. Elle est présente, mais affaiblie. **L'inconscient va donc pouvoir s'exprimer dans notre sommeil, en formant un rêve. Mais la censure de la conscience est encore là, donc l'inconscient ne va pas pouvoir s'exprimer librement, il va être victime d'une déformation.** Pour Freud, **c'est sous l'effet de la censure que ce qu'exprime l'inconscient semble n'avoir aucun sens.** Spontanément, on ne comprend pas le sens de nos rêves, et parfois ca nous amène à penser que le rêve n'a pas de sens.

Le rêve est un produit de l'inconscient, mais il est déformé. Il va donc falloir l'interpréter pour en déchiffrer le sens.

Freud pense que pendant notre journée, nous accumulons des impressions, des images, qui restent dans notre mémoire immédiate. C'est sur ce matériau, les images de notre journée, que va travailler l'inconscient. **Il va élaborer un rêve en associant ces images pour pouvoir s'exprimer.**

Donc, il y a **deux contenus dans un rêve** : le **contenu manifeste**, qui est **celui qui nous apparaît, et dont on ne comprend pas le sens, et le contenu latent, ce sont les idées inconscientes exprimées par le rêve.**

L'élaboration du rêve passe du contenu latent au contenu manifeste. Le rôle de l'analyse est d'interpréter le rêve, c'est-à-dire de faire le chemin inverse : dégager les idées latentes du rêve.

Pour Freud, **le rêve est fait de symboles** et il faut le décoder en en comprenant le symbolisme. **Il ne faut pas croire que le contenu manifeste livre le sens du rêve.** Si on rêve d'un oiseau dans le ciel, il ne faut pas en rester à l'oiseau, il faut chercher ce qu'il symbolise. Pour cela, **il faut faire raconter son rêve au patient, et ensuite reprendre avec lui le contenu manifeste pour lui demander ce que cela lui évoque : en parlant par association-libres, on devrait pouvoir retrouver le contenu latent.**

Par exemple, si le patient raconte qu'il rêve souvent de petit oiseau dans le ciel, on va lui demander ce que ca évoque. De même que Pond a fait surgir beaucoup d'idées chez Frink, « petit oiseau » devrait en faire surgir aussi chez le patient, par exemple le souvenir d'enfance : il est dans le bain, et sa mère le lave et lui dit « maintenant on va laver le petit oiseau ». Du coup, le petit oiseau est en fait le symbole de son propre sexe.

En fait, **c'est le patient lui-même qui peut livrer le contenu latent du rêve, mais c'est un contenu inconscient** : ici aussi **la méthode d'association-libre permet de faire remonter à la conscience ce contenu inconscient.**

A partir de multiples exemples, Freud en vient à penser que **les rêves sont en fait des réalisations hallucinatoires de désirs inconscients et refoulés.**

Nous avons **des désirs que nous n'arrivons pas à satisfaire dans la réalité.** Un désir non-satisfait, c'est une frustration, une souffrance, donc on refoule ce désir dans l'inconscient. Mais ce désir va trouver une manière d'être satisfait dans le rêve.

Pour s'en rendre compte, Freud nous dit qu'il faut analyser **nos rêves éveillés.** On fait très souvent des rêves éveillés. C'est ce qu'on appelle **rêvasser**, être perdu dans ses pensées. Tout à coup, on n'est plus à ce qu'on fait et on laisse libre court à notre imagination. Qu'est-ce qu'on imagine ? En général, on s'imagine dans des situations valorisantes, comme réussissant là où on voudrait réussir, on se voit séduisant des femmes, couchant avec elles, triomphant en public, cassant la gueule de ceux qu'on n'aime pas, etc. réussissant brillamment le bac, etc. Si on est en cours et qu'on s'ennuie, on se voit ailleurs, sur la plage...

Dans tous ces cas, qu'est-ce qui se passe ? **On réalise nos désirs par des rêves, des images.**

C'est ce que font **les enfants quand ils jouent avec leurs jouets** : ils inventent des histoires dont ils sont les héros, et ils réalisent leurs désirs sous cette forme. Nous, nous avons grandi, donc nous ne jouons plus avec des figurines, mais **cette vie imaginaire, nous la vivons en nous, de manière cachée, en faisant des rêves éveillés.**

Si c'est vrai pour le rêve éveillé, c'est la même chose pour le rêve nocturne.

Faites l'expérience suivante : abstenez vous de tout rapport sexuel pendant un certain temps, et vous verrez que votre désir va se réaliser sous la forme d'un rêve qui salira vos draps.

Sauf que là, **trouver quel est ce désir, c'est moins facile que pour les rêves éveillés, car il y a censure de la conscience.** Mais pour Freud, **s'il y a censure, c'est parce que ce désir est refoulé, et s'il l'est c'est parce qu'on s'interdit de satisfaire ce désir, dans la journée.**

On peut donc supposer que ce sont **des désirs immoraux, honteux, qui vont s'exprimer dans les rêves : désirs d'inceste, de tromper sa femme, de commettre des crimes, d'infanticide, etc.**

Mais **pour trouver une solution aux conflits psychiques, il est utile de s'appuyer sur les rêves pour faire prendre conscience au malade des représentations inconscientes refoulées.**

d. Le transfert.

C'est un élément absolument capital de la cure analytique pour Freud, qui trouve son origine dans des observations des effets de la cure et du rapport qui s'introduit progressivement entre le patient et son analyste.

Freud recevait en analyse des névrosées, des hystériques. Elles viennent le voir plusieurs fois par semaines dans son cabinet, et elles lui racontent tout, elles livrent leur intimité.

Quel résultat va se produire ? Elles tombent amoureuses de lui, comme il fallait s'y attendre.

Freud se demande alors ce qui se passe : il répond qu'il faut être honnête. L'analyste ne doit pas se prendre pour un Don Juan. Cet amour n'est pas véritable, et il ne faut pas y répondre.

C'est un amour artificiel, un transfert sur l'analyste d'un sentiment que le patient a déjà vécu il y a longtemps et qu'il a refoulé. L'analyste n'est qu'un substitut.

Ca veut dire qu'il y a une dimension affective forte dans la cure. Le patient va être amené à revivre son passé qui le fait souffrir et qu'il avait refoulé. Le risque, ce serait qu'il le refoule de nouveau.

Au lieu de cela, il doit transférer ces affects refoulés sur l'analyste pour s'en débarrasser. Le transfert, c'est donc un transfert d'affects. C'est pour cela que le patient a un rapport affectif fort avec son analyste qui va changer progressivement au long de la cure, qui est fait **d'admiration, d'amour, d'amitié**, mais aussi de **haine** et **d'hostilité**, jusqu'à ce que **le transfert lui-même soit surmonté par le malade**. Alors, **la cure analytique est terminée**.

Il y a dans le *Seigneur des anneaux* un personnage qui est névrosé et qui aurait bien besoin d'une psychanalyse : Gollum.

Gollum a tué son cousin Déagol. C'est un traumatisme pour lui, et donc il a totalement refoulé ce souvenir et le sentiment de culpabilité qui l'accompagne. Il a même totalement refoulé le souvenir de sa vie antérieure à la trouvaille de l'anneau. Mais en fait par ce refoulement, il n'est pas délivré : il est habité par une névrose obsessionnelle. Il ne fait que répéter sans cesse les mêmes gestes, qui consistent à toucher l'anneau, à veiller sur lui, à vérifier qu'il est bien là... Ces petits rituels le rassurent et apaisent ses angoisses.

Frodon a un peu le rôle de l'analyste, à savoir qu'il fait prendre conscience de ce qui a été refoulé dans l'inconscient. Il appelle Gollum Sméagol, et alors il reprend conscience de tous ces souvenirs refoulés. Le résultat est que cela libère Gollum de sa névrose : il cesse de vouloir tuer pour obtenir l'anneau, il se sent beaucoup mieux et il se produit un phénomène de transfert, à savoir qu'il se met à aimer Frodon, il l'appelle maître, et il veut se mettre à son service.

Malheureusement, dans le cas de Gollum, le résultat est finalement un échec parce que son rapport à Frodon est brisé quand Frodon le trahit, Gollum prend le dessus sur Sméagol et il s'enfonce de nouveau dans sa névrose obsessionnelle. Son cas est même aggravé puisqu'il devient franchement psychotique, schizophrène : une double personnalité où Gollum et Sméagol cohabitent et se parlent à travers lui.

Gollum est donc un échec thérapeutique.

On vient d'étudier la dimension pratique de la psychanalyse. **Freud n'étant pas un philosophe mais un thérapeute, c'est cette pratique qui à ses yeux justifie l'hypothèse de l'inconscient et la prouve.**

Cf. le texte de *Métapsychologie*.

L'hypothèse de l'inconscient est **nécessaire et légitime**.

Elle est nécessaire pour expliquer un certain nombre de phénomènes psychiques.

Si on ne fait pas cette hypothèse, on ne peut pas expliquer qu'il y ait des actes manqués, on ne peut pas expliquer les rêves, on ne peut pas expliquer les symptômes des névrosés. On ne peut pas expliquer le fait que sous hypnose, les névrosées abandonnent leurs symptômes.

Mais aussi le fait que lorsque pensons, nous ne cessons jamais de penser, il n'y a pas de blanc, et les idées nous viennent spontanément. Pour comprendre d'où elles viennent et ce qu'elles veulent signifier dans l'association libre, on doit faire l'hypothèse d'un inconscient.

Ensuite, **elle est légitime car elle est cohérente avec les observations et permet de leur donner un sens**. Ce gain de sens et de cohérence justifie cette hypothèse.

Enfin, **le dernier argument, c'est que c'est l'efficacité de la psychanalyse qui prouve la vérité de cette hypothèse** : puisqu'on arrive en supposant l'existence de l'inconscient, non seulement à expliquer les symptômes des névrosés, mais aussi à les faire disparaître, alors cette hypothèse est prouvée.

Sur cette pratique, Freud entend élaborer une authentique science de l'inconscient, donc une théorie psychologique qu'il appelle métapsychologie : au-delà de la conscience.

3. La science de l'inconscient : la métapsychologie.

a. L'appareil psychique : les deux topiques.

Pour penser la vie psychique, il faut en donner une représentation spatiale. Vous vous souvenez qu'on avait dit que la conscience n'est pas dans l'espace. C'est vrai, et Freud le sait bien, mais pour comprendre cette vie et ces mécanismes, on a besoin d'en donner une image spatiale, **comme une carte où on va identifier certains lieux.**

C'est ce qu'il appelle **une topique, du grec *topos*, lieu.** Il y a deux topiques qui se complètent.

La première divise le psychisme en **inconscient, préconscient et conscience.**

La **conscience**, on sait ce que c'est et Freud n'en donne pas une conception nouvelle.

Le **préconscient**, c'est **ce qui n'est pas actuellement conscient, mais qui peut le devenir sans difficulté pour autant qu'on y prête attention.** L'inconscient qu'on avait vu avec Bergson et Husserl, c'est en fait du préconscient.

L'inconscient, c'est un lieu psychique inaccessible, la conscience n'y a pas du tout accès.

Nos représentations peuvent passer d'un de ces lieux à l'autre. Ce dont j'ai conscience peut passer dans le préconscient, et inversement.

De même, **une représentation peut passer dans l'inconscient : c'est ce qu'on a appelé le refoulement** : quand une représentation est douloureuse ou honteuse, que la conscience est gênée par elle, elle ne peut pas la supprimer, mais elle la refoule dans l'inconscient.

Entre l'inconscient et le préconscient, il y a donc une barrière, une censure : ne passe pas qui veut. Mais l'inconscient déjoue cette censure dans les actes manqués, les rêves et les symptômes névrotiques.

Dans le cours sur la religion, j'avais donné l'image d'une boîte de nuit et d'un videur à l'entrée. Je n'étais pas loin : dans le texte que je vous ai tapé, Freud utilise **l'image d'un salon et d'une antichambre où veille un gardien qui ne laisse pas n'importe qui obtenir audience auprès du roi.**

La deuxième topique est plus complexe. Elle distingue le **ça**, le **moi** et le **surmoi**.

Le ça, cela désigne **un réservoir d'énergie psychique.** Il est **le lieu de toutes nos pulsions.**

Freud dit qu'il faut le voir comme un chaudron qui bouillonne. Ce qui boue, ici, ce sont nos **pulsions.** Qu'est-ce qu'une pulsion ? C'est **une poussée, une impulsion qui nous fait tendre vers quelque chose.** Ex : la faim, la soif, la sexualité...

On pourrait dire que les pulsions, ce sont nos désirs.

C'est lié au corps, pour Freud : nous éprouvons **des excitations dans notre corps, c'est là la source de la pulsion.** Ces excitations provoquent une irritation, une tension, un effet désagréable : **donc la pulsion tend à diminuer au maximum ces excitations jusqu'à les éteindre tout à fait.** Ex : j'ai faim, ce sont des excitations désagréables, et la pulsion nous

faire tendre à nous nourrir : en mangeant, j'éteins ces excitations. Satisfaire une pulsion, cela provoque du plaisir.

Pour Freud, il y a deux grands groupes de pulsions.

Les pulsions de vie, c'est-à-dire les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto-conservation, comme la faim ou la soif et le sommeil. C'est **Eros**.

Les pulsions de mort, c'est-à-dire des pulsions de violence, de destruction. C'est **Thanatos**. Ces pulsions s'expriment dans le sadisme, le masochisme, à chaque fois qu'on se détruit soi-même, qu'on se fait violence.

Qu'est-ce qui règle cette instance psychique ?

Rien, si ce n'est le fait qu'elle tend au plaisir par la satisfaction des pulsions. **Le ça est amoral**, sans règle morale.

Le seul principe, c'est le principe de plaisir : elle veut accroître sans cesse le plaisir et diminuer le déplaisir.

C'est une instance qui est totalement inconsciente, on n'y a pas d'accès immédiat, c'est vraiment les profondeurs de notre psychisme.

Pourquoi appeler cela de ce nom bizarre de « ça » ? En allemand, c'est *das Es*. C'est l'impersonnel, comme quand on dit il pleut, il y a... **Le ça, cela désigne donc une vie psychique impersonnelle, sans personne, sans accès à la réalité extérieure.**

Cela correspond à la nature en moi, celle qui doit être domptée par la culture.

Deuxième instance : le moi.

Le moi, c'est moi, tout simplement. Il est en grande partie conscient, mais pas totalement.

Il plonge ses racines dans le ça et est posé sur lui. Il est cette instance qui sent les pulsions et qui tente de les maîtriser. Un des mécanismes pour empêcher une pulsion de venir l'ennuyer, c'est **le refoulement**. C'est **le moi qui refoule les pulsions du ça, mais c'est un mécanisme inconscient, donc tout le moi n'est pas conscient**. Si j'ai conscience d'avoir refoulé une pulsion, c'est donc que j'ai conscience de cette pulsion et donc que je ne l'ai pas refoulée !

Le moi aussi veut obtenir du plaisir. Il aimerait pouvoir satisfaire les pulsions, les désirs. Mais contrairement au ça, **le moi a accès au monde extérieur**, donc il sait que ce n'est pas possible de satisfaire toutes ces pulsions n'importe où n'importe quand. **Il est réaliste.**

Ce principe, c'est le principe de réalité : il impose une limite à ses désirs.

Ex : le ça impose une revendication pulsionnelle : la faim.

Le moi, lui, sait qu'il est en cours de philo et qu'on ne peut pas manger en cours de philo. Il sait qu'il faut attendre l'heure de manger. Il impose ce principe de réalité au ça.

La troisième instance : le surmoi.

Freud remarque que souvent **on se juge soi-même, on s'observe** pour porter un jugement moral sur soi-même. Du coup, on prend **une position de surplomb**. Il y a comme une scission entre moi et un moi supérieur, qui le juge. Comment est-ce possible ?

Pour Freud, **ce moi idéal, au dessus du moi réel, qui le juge de haut, c'est le surmoi.**

Si le ça est amoral, le surmoi, lui est l'instance de la morale. Il me juge, il me culpabilise, il me fait comprendre que je ne suis pas suffisamment ceci ou cela, que j'aurais du faire mieux, etc. **Il n'est donc pas plaisant et n'est pas du tout au service du principe de plaisir.**

Si le ça c'est la nature en moi, le surmoi, c'est la culture, la morale, les interdits qui s'imposent au moi et au ça.

Le surmoi empêche le moi d'assouvir ses désirs : si le moi refoule des pulsions et réprime le ça, c'est par obéissance au surmoi.

Mais pour Freud, le fond dernier de notre vie psychique est le ça, donc même le surmoi en émane. **Le surmoi exprime les pulsions de mort en les retournant sur soi-même** : le surmoi est agressif envers le moi, il le culpabilise, il lui fait violence. La morale, c'est une expression de la pulsion de mort qui réprime les pulsions de vie.

Le ça, on l'a en naissant, il est naturel. Le surmoi, lui, n'existe pas à la naissance car il est culturel : il est forgé progressivement par l'éducation morale que les parents imposent à l'enfant.

Le surmoi, c'est le point de vue des parents, qui sont ces êtres supérieurs à l'enfant, qui le surplombent, le jugent de haut. Autrement dit, l'enfant intériorise les interdits parentaux, il intériorise le point de vue des parents. Le surmoi, ce sont mes parents, qui en moi, me jugent. L'enfant a besoin d'être surveillé par ses parents, et ensuite, c'est le surmoi qui surveille le moi, on peut se passer de nos parents car ils sont encore là dans le surmoi.

Est-ce que cette instance est consciente ? Oui, en partie, mais elle est aussi largement inconsciente car **on applique ces règles morales inconsciemment, sans y penser** : on a vu que le refoulement dans l'inconscient est lui-même inconscient.

De cette topique, il ressort **une conception dynamique du psychisme** : je suis moi, mais **le moi n'a pas la vie facile** : il est pris entre des instances en lutte, le ça et le surmoi, et il doit essayer de satisfaire les deux si c'est possible : **il essaye de négocier, de trouver des compromis.**

La névrose, le conflit psychique, c'est un conflit entre le ça et le surmoi. Ce dernier provoque un excès de refoulement des pulsions du ça qui provoque des symptômes névrotiques : **le retour du refoulé.**

Un animal a une vie psychique : le ça, et rien d'autre. Un animal est un ensemble de pulsions qui cherchent satisfaction, mais il n'a pas de conscience, pas de moi, pas de surmoi.

Du coup, l'animal n'a pas de névrose non plus. La névrose est une maladie strictement humaine.

Que conclure de ces topiques ? Que **le moi conscient n'est que la partie émergée de l'iceberg, mais que la majeure partie de notre vie psychique est inconsciente**, c'est la partie immergée de l'iceberg. Cf. le schéma.

Si on reprend le problème du rapport entre conscience de soi et connaissance de soi, on voit qu'elles ne coïncident pas du tout. **Ma vie psychique consciente est très lacunaire.**

Freud donne l'image d'un monarque qui connaît très mal son peuple.

Cf. texte 1 : Freud s'adresse au **moi conscient pour lui révéler qu'il est illusoire, il vit dans l'illusion permanente, car il croit savoir tout ce qui se passe en lui alors qu'il n'en connaît qu'une infime partie. Le moi n'a une connaissance qu'incertaine et partielle de ce qui se passe en lui.**

Exactement comme le monarque qui se laisse berner par de mauvais conseillers et n'entend pas le peuple qui gronde. Ce peuple, ce sont les pulsions du ça.

Du coup, on peut penser que la conscience de soi n'est pas une connaissance de soi.

Le moi n'est pas maître dans sa propre maison : les événements les plus importants de la vie psychique ont lieu dans les coulisses, bien cachés dans l'inconscient.

Pourtant, est-ce que la psychanalyse nous enseigne que la connaissance de soi est impossible ?

Non : Que la conscience de soi soit différente de la connaissance de soi, c'est le point de départ seulement, mais **la cure analytique a bien pour projet de nous permettre de nous connaître vraiment nous-mêmes.** Freud reprend l'oracle de Delphes en invitant le moi conscient à entrer en lui-même pour mieux connaître sa vie psychique.

Le but de la cure, c'est bien de ramener à la conscience ce qui a été refoulé dans l'inconscient : il faut réaliser cette équivalence de la conscience de soi et de la connaissance de soi.

« *Wo Es war, soll Ich werden* : Là où était le ça, le moi doit advenir. »

Nouvelle suite des conférences d'introduction à la psychanalyse.

Ca veut dire que **le patient doit prendre possession de sa vie psychique inconsciente en en prenant conscience.**

Freud ne dévalorise donc pas la conscience : **le projet est bien de se connaître soi-même.**

Mais pour cela, il faut d'abord comprendre que non, la vie consciente ne se réduit pas à la conscience certaine du cogito cartésien.

Il faut assumer **la troisième blessure narcissique** qu'on inflige à l'humanité.

Copernic a montré que l'homme n'est pas au centre de l'univers, il tourne autour du soleil.

Darwin a montré que l'homme n'est pas au centre de la vie, il n'est qu'un produit dérivé et tardif de l'évolution.

Freud veut être le troisième qui impose cette blessure dans le psychisme : **le moi conscient n'est pas le centre de la vie psychique, il n'est qu'à la périphérie et doit se contenter de renseignements rares sur le cœur de l'inconscient** : ces renseignements rares sont ceux que nous fournissent les actes manqués, les rêves et les symptômes névrotiques.

Maintenant, on va approfondir les résultats de la métapsychologie en parlant de l'importance de l'enfance et de la sexualité.

b. Enfance et sexualité.

Freud constate que **les conflits psychiques qui provoquent les névroses se sont noués dans l'enfance.** Les souvenirs douloureux qu'on a refoulés sont des souvenirs d'enfance, comme celui de Frink.

De même, les rêves évoquent des souvenirs d'enfance, et quand le sujet parle librement par association-libre, son enfance revient à la conscience.

Il y a donc pour Freud **une importance capitale de l'enfance : c'est à cette période que se constitue la vie psychique du sujet.**

Mieux : **cette enfance n'est pas passée, notre vie infantile est toujours là dans l'inconscient et continue à agir sur nous.**

Pour Freud, en définitive, **l'inconscient, c'est la vie psychique infantile.**

« l'inconscient de la vie psychique n'est pas autre chose que la phase infantile de cette vie »
Introduction à la psychanalyse.

Notre enfance a une importance décisive, et **dès que nous dormons, nous retrouvons cette vie infantile.** Qui rêve en nous ? L'enfant. Le rêve nous ramène chaque nuit à notre vie infantile. **Le rêve est une régression à la vie de l'enfance.** Nous restons enfants un tiers de notre vie, celle où l'on dort.

C'est la même chose pour **les névroses : ce sont des conflits noués dans l'enfance, et le névrosé est victime d'une régression à la vie infantile.**

Du coup, le rêve est une voie d'accès privilégiée aux souvenirs d'enfance du patient, qui va lui permettre de guérir.

Freud met aussi en avant comme **élément décisif de la vie psychique la sexualité.**

On a dit que sous la pression morale du surmoi, le moi refoule des pulsions, de désirs. Mais est-ce la pulsion comme la soif ou la faim ? Non, **ce sont les pulsions sexuelles qui sont refoulées car immorales, honteuses.**

Donc, pour Freud **les névroses sont en fait des problèmes sexuels. Le conflit psychique est un conflit entre la conscience et la vie sexuelle.** Les hystériques sont des femmes qui n'acceptent pas la vie sexuelle normale, qui la refoulent, ce qui produit ces symptômes. De même pour l'hystérie d'angoisse : c'est en fait l'accumulation de pulsions sexuelles inutilisées, insatisfaites, qui génère de l'angoisse. Ensuite, cette angoisse est projetée au dehors sur un objet qu'on veut fuir, car ça apaise.

Même chose pour la névrose obsessionnelle. C'est une manière d'apaiser cette angoisse dû au refoulement des pulsions sexuelles. **C'est l'absence de satisfaction sexuelle qui est l'origine de l'angoisse, de la tension psychique. La satisfaction sexuelle fait disparaître l'angoisse.**

Les pulsions sexuelles, pour Freud, ce n'est rien d'autre que l'énergie psychique. Il appelle cela la libido. Toute l'énergie de ma vie psychique est libidineuse. Dès que j'aime quelque chose et que j'y prends du plaisir, c'est que ma libido investit un objet. Même l'énergie intellectuelle que je mets en faisant effort pour faire une dissertation, c'est encore de l'énergie psychique sexuelle mais on l'a détournée de son but sexuel.

Le désir est toujours sexuel en son fond.

Freud constate dans ses consultations que lorsqu'on lève les résistances du patient, c'est la sexualité qui vient au premier plan. Dans les rêves, c'est toujours en définitive un désir sexuel qui trouve satisfaction par voie hallucinatoire.

On pourrait croire que la sexualité concerne le corps, puisque le sexe est un organe du corps. Eh bien Freud montre que ce n'est pas le cas : **la sexualité est le fond inconscient de ma vie psychique.**

Le résultat, c'est que **l'inconscient est fondamentalement infantile et sexuel.**

Comment est-ce possible ? N'est-ce pas contradictoire ? Les enfants, ce sont justement ces êtres qui n'ont pas de sexualité !

La seule conclusion à en tirer, c'est que si, les enfants ont une sexualité. **Il y a une sexualité infantile, elle est au cœur du développement psychique de l'individu,** c'est elle qu'on retrouve dans les rêves, c'est elle qu'on retrouve dans les symptômes des névrosés.

Qu'est-ce que peut être cette sexualité ?

Freud dit que **l'enfant est un pervers polymorphe**. Il s'adonne à toutes les perversions sexuelles. **Une perversion, c'est une déviance sexuelle**. La sexualité normale est la rencontre des parties génitales du mâle et de la femelle, le but biologique étant la reproduction. Tout le reste est perversion, mais ce n'est pas un jugement moral de la part de Freud.

La vie sexuelle des enfants contient toutes les perversions, et les pervers adultes sont en fait des gens qui sont restés fixés à leur sexualité infantile et n'arrivent pas à la dépasser.

Cette sexualité de l'enfant est **auto-érotique** : il prend du plaisir à travers son propre corps uniquement. C'est le **narcissisme primaire** : l'enfant s'aime lui-même avant toute chose.

Cette sexualité se développe de la naissance à l'âge de cinq ans. Elle est une manière pour l'enfant de découvrir progressivement son propre corps et de le maîtriser. Le plaisir va se concentrer sur diverses zones du corps qui sont plus sensibles que les autres : ces sont **les zones érogènes, qui correspondent aux muqueuses**.

Les pulsions sexuelles vont trouver satisfaction en s'appuyant sur les pulsions d'auto-conservation, comme la faim et la soif.

La première période de la sexualité, c'est **le stade oral**.

L'enfant a faim et soif, donc il tète le sein de sa mère, et c'est la première forme de plaisir libidineux qu'il trouve. Quand il a bien tété, il prend une expression de béatitude et s'endort, exactement comme l'adulte après l'orgasme.

Le plaisir de la libido provient du suçotement. Rapidement, l'enfant va trouver sur son propre corps un moyen de trouver ce plaisir : il suce son pouce.

La zone érogène, c'est donc la muqueuse de la bouche et des lèvres.

La deuxième période, c'est **le stade anal**.

Là aussi cela s'appuie sur la pulsion d'auto conservation, liée à l'alimentation, mais ce n'est plus l'ingestion d'aliments, c'est l'excrétion.

L'enfant va trouver une source de plaisir dans la zone anale en se retenant. Il accumule dans son corps les excréments qui provoquent un appui, une pression sur les parois rectales et sur l'anus, qui est une zone érogène très sensible. Cela provoque en lui du plaisir d'accumuler les excréments pour ensuite les relâcher.

Ici, **la zone érogène est la muqueuse anale**.

Troisième période, c'est **le stade phallique-urétral**.

Cela s'appuie sur l'évacuation de l'urine par l'urètre chez la fille, par le pénis chez le garçon. Cette évacuation est une source de plaisir.

Ici, le plaisir commence à se centrer sur les parties génitales qui auront la principale place.

La zone érogène devient la muqueuse du gland ou du clitoris. Le jeune enfant commence à se masturber et à stimuler cette zone pour trouver du plaisir.

Pendant cette jeune enfance, **l'enfant n'a pas de surmoi, donc il laisse libre cours à la satisfaction des pulsions du ça** : il n'éprouve aucune pudeur, aucune honte, aucun dégoût pour ce qu'il fait.

Mais **l'éducation par les parents va forger progressivement un surmoi** : l'enfant va intérioriser les interdits parentaux, les règles morales mais aussi les règles de propreté, la pudeur, le dégoût.

Ce qui va se passer, c'est que **sous l'influence du surmoi, l'enfant va refouler sa sexualité**. Pour Freud, **c'est cela qui explique l'amnésie infantile**. Vous n'avez presque aucun souvenir de votre vie avant trois ans. Pourquoi ? Pourtant, l'enfant, dès sa naissance, a une mémoire, il reconnaît sans difficulté ses parents, et s'il apprend à parler, c'est bien parce qu'il mémorise la langue, les mots.

Donc, **cette amnésie infantile, c'est le produit du refoulement** : nous avons refoulé toute cette partie de notre enfance, car nous nous adonnions à la sexualité. C'est l'influence de l'éducation, de la morale, qui a produit ce refoulement.

On entre alors dans **la période de latence, la sexualité est totalement refoulée dans l'inconscient**.

Cette période de latence dure jusqu'à la puberté, où la sexualité va réapparaître, mais sous une autre forme. **La libido va se concentrer sur la zone génitale en vue de la procréation, et se tourner vers un objet extérieur. On passe à l'hétéro-érotisme et à la vie sexuelle adulte**. La libido va se choisir son objet. A l'origine, nous sommes constitutionnellement **bisexuels**, et le choix ne se fait qu'à la puberté.

Le développement de la sexualité infantile est déterminant pour l'avenir du sujet, mais aussi son rapport aux parents.

Le premier objet d'amour qui lui est extérieur, ce sont ses parents.

Mais Freud fait remarquer que l'enfant n'aime pas de la même façon les deux parents, et les deux parents ne l'aiment pas de la même façon.

Le petit garçon préfère sa mère, il revendique pour lui tout seul l'amour de la mère.

De son côté la petite fille préfère le père et revendique pour elle seule l'amour du père.

Les parents aussi ont souvent cette préférence.

Mais le petit garçon a un concurrent dans l'amour de sa mère : c'est son père. La petite fille a une concurrente dans l'amour du père, c'est sa mère. Le rapport au parent du même sexe est donc ambiguë : on l'aime, on a de la tendresse, et on s'y identifie pour grandir, mais on a aussi un conflit, une concurrence qui peut aller jusqu'à la haine.

C'est ce qu'on appelle **le complexe d'Œdipe** : C'est ce héros de la tragédie grecque qui sans le savoir a épousé sa mère et tué son père.

C'est un conflit que l'enfant doit résoudre pour devenir un adulte. Le complexe d'Œdipe trouve sa solution à la puberté quand le garçon renonce à sa mère en trouvant une fille qui devient objet de sa libido et quand il se réconcilie avec son père, s'affranchit de son autorité et fait sa vie de son côté.

D'après Freud, **les névroses proviennent d'un complexe d'Œdipe qui n'a pas trouvé sa solution**. Dans les rêves, Freud retrouve bien souvent le désir incestueux de coucher avec le parent de l'autre sexe et de désir violent de mort du parent du même sexe.

Le complexe d'Œdipe est un conflit formateur de notre personnalité, et c'est le complexe central de l'inconscient.

De cette importance capitale de la sexualité dans la vie psychique inconsciente, Freud en conclut qu'il y a un malaise dans notre civilisation. Le refoulement des pulsions sexuelles sous l'influence de l'éducation et de la morale est nécessaire à notre civilisation, on ne peut pas assouvir librement nos pulsions, sinon il n'y a pas de société possible.

Simplement, **un excès de refoulement produit des névroses, des maladies psychiques.** **Donc un excès de refoulement est mauvais pour la société.** Freud montre qu'on ne peut pas maîtriser totalement notre instinct sexuel. Il doit trouver sa satisfaction, d'une manière ou d'une autre, sinon cela produit des névroses, qui sont encore une manière de satisfaire la libido, mais par une régression à un stade infantile de la sexualité. C'est le retour du refoulé : lorsqu'elle est refoulée, la libido trouve satisfaction par des symptômes névrotiques.

L'image de Freud est celle d'un **fleuve**.

La sexualité, de l'enfance à l'âge adulte, s'écoule comme un fleuve. Sur les côtés de ce fleuve, il y a des canaux. Chaque canal est une étape de la vie sexuelle infantile, une perversion qui est surmontée sur la voie de la sexualité normale.

Si on refoule notre libido au lieu de la satisfaire dans une sexualité normale, que se passe-t-il ?

Le fleuve est barré, il ne peut plus se déverser : donc les canaux vont déborder. Il va se déverser dans les canaux.

La libido, c'est la même chose : si la personne refoule sa sexualité, elle va trouver une satisfaction par une régression à un stade infantile, ce qui produit toutes les perversions, et les symptômes névrotiques.

(Gollum > une régression au stade anal ? Régression typique de la névrose obsessionnelle : se laver en permanence, tout nettoyer, peur de la saleté.)

La civilisation a tout intérêt à ce que le sujet ne refoule pas complètement sa sexualité et soit capable de s'épanouir dans une vie sexuelle normale.

Mais il y a aussi un autre **moyen d'assouvir la pulsion sexuelle, par une voie non-sexuelle.** Freud dit que la libido est notre énergie psychique. Mais on peut **détourner cette énergie en la déchargeant dans des activités non-sexuelles** : c'est le cas de la création artistique, littéraire, scientifique. C'est ce que Freud appelle **la sublimation : on peut sublimer nos pulsions sexuelles en les mettant au service du travail et de la création.** Freud était un bourreau de travail, qui consacrait toute son énergie à l'édification de la psychanalyse. C'est un bon exemple de sublimation de la sexualité.

Mais en même temps Freud est lucide : il sait que tous les hommes ne sont pas capables d'autant de sublimation que les autres, et même en sublimant, on ne peut que le faire en partie, on ne peut jamais sublimer toute notre sexualité.

Nos pulsions sexuelles doivent donc tout de même trouver à se satisfaire par la voie de la sexualité normale.

Maintenant, faut-il accepter en bloc la théorie freudienne, ou bien ne peut-on pas en critiquer certains aspects ?

4. Critique de la psychanalyse.

a. Le pansexualisme.

Une critique qui est souvent faite à la psychanalyse, c'est **le reproche du pansexualisme.**

Pan, ça veut dire tout. Le pansexualisme consiste à **tout réduire à la sexualité.** L'art, la science, *etc.*, ce ne sont que des sublimations de notre sexualité. Nos rêves expriment des désirs sexuels, nos conflits psychiques sont tous des problèmes sexuels, *etc.*

Même certains psychanalystes ont rompu avec Freud à cause de cela, en estimant que c'est réducteur. Freud a eu le mérite de montrer l'importance de la sexualité dans la vie psychique, mais a peut-être péché par excès en voulant tout ramener à cela.

Cette obsession de la sexualité le conduit souvent à des interprétations des rêves ou des symptômes névrotiques complètement tirées par les cheveux, en tout cas fort contestables. On a l'impression que Freud, au lieu d'écouter son patient, plaque sur lui un symbolisme sexuel tout prêt. Cf. *Introduction à la psychanalyse*.

Ex d'interprétations de rêve : p. 228 et suivantes.

D'interprétations de symptômes : p. 320 et suivantes.

Mais c'est une critique superficielle, parce qu'elle ne porte pas sur le problème de l'inconscient. En admettant qu'on ne doive pas lui donner un sens exclusivement sexuel, ça n'hôte rien à la pertinence de l'hypothèse de l'inconscient et donc à la psychanalyse.

b. La scientificité de la psychanalyse.

La critique qui porte vraiment, c'est **le problème de la scientificité de la psychanalyse. Est-ce que la psychanalyse est une science, un savoir objectif, ou bien n'est-elle qu'une doctrine qui peut faire l'objet d'une adhésion subjective, une croyance ?**

Freud est un médecin et neurologue, il a **la prétention de fonder une nouvelle science qui soit une science de l'inconscient.**

Simplement, est-ce bien une science ?

Ce n'est pas une science formelle, comme les maths ou la logique. Il faudrait donc que ce soit une science empirique.

Ces sciences procèdent par observation et expérimentation. Mais est-ce possible ?

L'inconscient est par définition inobservable. Je peux observer le contenu de ma conscience par introspection, mais pas l'inconscient.

Est-ce qu'on peut expérimenter sur l'inconscient comme Galilée le fait sur les billes de plomb ? Non plus.

Dire que les actes manqués, les rêves et les symptômes névrotiques proviennent d'un inconscient psychique est une hypothèse intéressante car elle permet de leur donner un sens, mais **ce n'est qu'une hypothèse, on n'a pas de preuve de cette origine inconsciente.** Freud interprète ces trois phénomènes en leur donnant un sens, mais **est-ce qu'on a une preuve que cette interprétation est vraie, que c'est là le sens de ce phénomène, et non un autre sens ? On n'en a aucune.** L'interprétation d'un rêve, d'un acte manqué ou d'un symptôme n'est pas prouvable et **on peut toujours les interpréter de bien des manières sans qu'on puisse trancher indiscutablement pour telle interprétation.**

Mais Freud sait bien tout cela, et **il prétend qu'il peut quand même prouver l'hypothèse de l'inconscient par l'efficacité de la cure analytique.** Cf. le texte de *Métapsychologie*.

« s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse »

Mais ça ne marche pas, pour deux raisons.

D'abord, **l'efficacité de la psychanalyse est problématique**, elle n'est pas évidente du tout. Nombreux sont les cas sur lesquels la cure n'a pas abouti à une disparition de la névrose, voir même à son aggravation, y compris parmi les patients de Freud.

Ensuite, **cette efficacité n'est pas mesurable** : même si le patient va mieux et que ses symptômes disparaissent, est-ce forcément la cure qui en est responsable ? Pas certain. Une cure peut durer très longtemps, jusqu'à dix ans. Dans ce cas, est-ce la cure qui a permis la guérison ou bien le fait que dix ans ont passés, que la vie du patient a changé, qu'il a réussi ailleurs à résoudre ses problèmes ? Il ne faut pas en conclure que la psychanalyse n'a aucun effet mais simplement qu'on ne peut pas le mesurer, on n'a pas de certitude dans ce domaine. Du coup, **quand Freud fait de l'efficacité thérapeutique de l'analyse la preuve de l'inconscient, il se tire une balle dans le pied, il est très maladroit.**

Deuxième raison : **quand bien même la cure serait efficace, ca ne prouve pas qu'il existe un inconscient.** L'argument de Freud est qu'une pratique est fondée sur des hypothèses, et que si la pratique est efficace, cela prouve la vérité de l'hypothèse. Or, ce n'est pas vrai. **Freud confond ici efficacité et vérité alors qu'elles n'ont pas de lien.**

Les anciens avaient une pratique de prédictions astronomiques tout à fait précises et efficaces. Et pourtant, leur représentation de l'univers est géocentrique, avec des cercles parfaits et un monde clos ! **L'efficacité de leur astronomie ne prouve en rien sa vérité.**

De même, les hommes maîtrisent le feu de manière très efficace depuis longtemps, pour se chauffer, cuir des aliments, faire rougir le fer, ramollir le verre, etc. Pourtant, ils ont une conception du feu qui est fautive : ils pensèrent d'abord que c'était un être vivant, qui naît, meurt, qu'il faut nourrir.

Au 19^{ème} siècle encore, on croyait au **phlogistique** : on croyait que la combustion se produisait grâce à un fluide inflammable, le **phlogistique**.

Donc vérité et efficacité n'ont pas de rapport.

La conclusion, c'est que **la psychanalyse n'est pas une science.**

On pourrait quand même penser que même si la psychanalyse ne peut prouver ce qu'elle avance, elle est au moins réfutable.

Souvenons-nous du **critère de Popper : les sciences sont réfutables, c'est comme cela qu'elles progressent et elles sont réfutables car elles formulent des énoncés précis.**

Ex : une comète va tomber sur Caen tel jour à telle heure.

Mais est-ce que les affirmations de la psychanalyse sont réfutables ?

Non.

C'est à la fois **une théorie vague, donc irréfutable, mais aussi une théorie qui explique tout, donc rien.** Pour Popper, les critiques qu'il adresse à Adler et sa théorie du complexe d'infériorité s'applique tout autant aux théories freudiennes.

Quand Freud interprète un acte manqué ou un rêve, ou un symptôme, comment réfuter cela ? On ne peut pas. On est convaincu par l'interprétation ou pas, mais **il n'y a pas de réfutation possible, puisqu'on prétend débusquer des intentions et des désirs inconscients, cachés, donc par définition inobservables.**

La cure analytique vise à lever le refoulement, les résistances du patient qui a rejeté hors de sa conscience des représentations qui reviennent s'exprimer sous forme de symptômes.

Le résultat c'est que, si l'analyste m'explique que mes symptômes proviennent du fait que j'ai le désir inconscient, refoulé, de coucher avec ma mère, j'ai deux possibilités.

J'accepte ce que dit l'analyste, je dis qu'il a raison : cela veut dire que j'ai réussi à lever le refoulement, à faire revenir à ma conscience ce désir refoulé et à mieux vivre avec. Donc, j'avais bien ce désir, l'analyste avait raison.

Ou alors, je refuse ce que dit l'analyste, je lui dis que non, je n'ai pas ce désir inconscient. Dans ce cas, l'analyste est-il réfuté ? Non. Il va m'expliquer que mon refus d'admettre ce désir est une résistance, qui prouve que je refoule ce désir, que je m'enferme dans le déni, je refuse de voir la réalité en face, et que si je veux guérir, il faut que je lève cette résistance. Donc, l'analyste avait raison, j'ai bien ce désir inconscient, le fait que je résiste le prouve.

Donc, que je dise oui ou que je dise non, dans les deux cas l'analyste a raison. Il ne peut jamais être réfuté. Il ne prend donc aucun risque.

On voit que c'est du coup une théorie qui explique tout. Adler, avec son complexe d'infériorité, explique un comportement et son contraire : jeter l'enfant à l'eau, ou bien le sauver.

Ici c'est pareil : **que je dise oui ou que je dise non, quel que soit ce que je dis, l'idée que j'ai un désir inconscient de coucher avec ma mère l'explique.**

Ca vaut pour toutes les théories de Freud.

Ex : **le complexe d'Œdipe**. Peut-on trouver des cas qui réfutent cette théorie ?

Imaginons qu'on trouve un petit garçon qui aime son père et hait sa mère, est-ce que Freud accepte d'être réfuté ? Non, il va expliquer que cet enfant est en train de rater son Œdipe, et que cela aura des conséquences sans doute terribles à l'avenir, il sera névrosé.

Quelque soit ce que l'enfant éprouve pour chacun de ses parents, la théorie du complexe d'Œdipe l'explique.

Même chose pour **le pansexualisme**. Freud dérive tout de la sexualité. Mais pour cela, il donne au mot sexualité un sens très très élargi. On avait vu que **plus un énoncé est vague, plus il devient impossible de le réfuter. La science, ce sont des énoncés précis, où chaque terme a un sens précis**. Mais ici ce n'est pas le cas : **sexualité, libido, ont chez Freud un sens très vague**, qui englobe en lui des choses aussi différentes qu'un coït, qu'un enfant qui tète le sein, qui suce son pouce, que la tendresse que les parents éprouvent pour leur enfants, que l'état d'être amoureux, etc.

Et même des choses qui ne sont pas sexuels, comme l'art ou l'activité intellectuelle, Freud dit que c'est une sublimation de la sexualité, donc même ça, au fond, ça relève du sexuel.

Bien sur que l'enfant prend un plaisir physique à téter ou à contenir ses excréments, mais pourquoi appeler cela « sexuel » alors qu'il n'y a ni organe sexuel, ni orgasme, ni émission de sperme, ni coït ? Cela donne une impression d'arbitraire, d'usage abusif d'un mot.

Freud dit « comme vous faites un usage trop restreint du mot sexuel, cela vous aveugle et vous empêche de voir qu'il y a une sexualité infantile, qui vous gêne, que vous refoulez ».

On peut aisément retourner l'argument contre Freud : c'est son usage trop large, vague et flou du mot sexuel qui l'illusionne et lui fait voir une sexualité infantile là où il n'y a rien de sexuel.

Du coup, avec un sens aussi large et vague, il devient facile de voir du sexuel partout, de faire de la sexualité la cause qui explique tout. Quel que soit le contenu de mon rêve, Freud

y verra un symbole sexuel : dès que je rêve d'un objet un peu long, c'est un symbole du pénis, dès qu'on rêve d'un objet creux, ne serait-ce qu'une chambre, c'est un vagin. C'est irréfutable, on ne voit pas ce que pourrait être le contenu d'un rêve qui réfuterait l'interprétation sexuelle qu'en donne Freud.

Même chose pour l'interprétation du sens sexuel des symptômes névrotiques : cf. le cas de la jeune fille et de l'horloge et des oreillers, mais aussi celui, dans *Métapsychologie*, de l'homme qui met ses chaussettes, ou de celui qui est complexé par les comédons et les cratères de son visage.

On peut donner un sens sexuel à n'importe quel geste, ce n'est absolument pas réfutable.

On avait vu qu'Einstein peut indiquer ce qu'il faut qu'il se passe pour réfuter sa théorie. Cela, Freud en serait bien incapable, car quoi qu'il arrive, il aura une interprétation pour valider ses théories.

L'inconscient n'est donc qu'une hypothèse à laquelle on n'est pas forcé d'adhérer.

Il faut donc en conclure que **la psychanalyse n'est pas une science. Elle ne relève pas d'un savoir objectif, mais d'une croyance subjective.**

Elle n'est donc pas véritablement quelque chose que l'on peut opposer à Descartes, à savoir au fait que la conscience de soi est une authentique connaissance de soi, et surtout que cette connaissance, loin d'être illusoire, est une connaissance certaine, dans laquelle il n'y a pas place au doute.

Maintenant, est-ce que le fait qu'elle ne soit pas une science la rend inintéressante ? Il y aura quelque paradoxe à dire cela dans un cours de philosophie, cette dernière n'étant pas elle-même une science.

De nombreux patients témoignent du fait que l'analyse leur a fait beaucoup de bien. Le caractère humain de cette cure, mettant en place le transfert, joue sans doute dans ce succès. L'analyste ne peut convaincre le patient par des démonstrations, mais il peut tenter de le persuader que son interprétation de ses actes manqués, ses rêves et ses symptômes sont bons. Sans doute ces interprétations n'ont-elles aucune vérité, mais **peut-être que l'homme a besoin pour vivre et aller mieux d'une fiction, d'un grand récit qui donne sens à sa souffrance en remontant jusque dans son enfance. Elle se rapproche alors plus de la littérature que de la science.** Même fictive, la psychanalyse aurait un intérêt foncièrement pratique : maîtriser ce qui nous arrive en lui donnant un sens.

Conclusion :

Qu'en conclure concernant le rapport entre la conscience de soi et la connaissance de soi ? Que **le caractère illusoire de la conscience à cause de la réalité d'un inconscient inaccessible n'est pas prouvé, donc ne peut remettre en cause la certitude indubitable de la connaissance de soi acquise dans le cogito, car cette dernière, contrairement aux interprétations de la psychanalyse, est évidente, donc certaine. La connaissance de soi dans la conscience de soi n'est donc pas illusoire.**

Il reste tout de même l'argument consistant à dire **qu'à défaut d'être illusoire, la conscience de soi n'offre qu'une connaissance partielle de soi.** Certes, mais est-ce bien un défaut, une limite de notre connaissance qui pourrait être levée par une connaissance d'ordre supérieure ? Non, car **cette limite tient à la nature de son objet : c'est une limite constitutive, pas un**

défaut qui tiendrait à un manque de connaissance de notre part : si nous ne pouvons avoir une connaissance totale et achevée de nous même, c'est tout simplement parce que **nous ne sommes pas une totalité achevée, nous sommes une réalité en cours de constitution**, comme on l'a vu. **Ce caractère partiel de la connaissance de soi acquise dans la conscience de soi n'est donc pas un défaut. Par conséquent, la conscience de soi est bien une authentique connaissance de soi.**